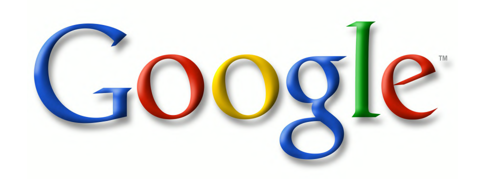

Google





Rem IV
1547

[Gautier]

Antoine Gautier de
Montdorge

Barbier 2, 1225

# LETTRES
## AU CHEVALIER
## DE LUZEINCOUR,
PAR
## UNE JEUNE VEUVE.



A LONDRES.

M. DCC. LXIX.

# LETTRES

*Ecrites en 1743 & 1744,*

AU

CHEVALIER DE LUZEINCOUR,

PAR

UNE JEUNE VEUVE.

*Quelques-unes de ces Lettres parurent sur la fin de 1760 ; mais on imprima alors dans cette Édition hazardée, des Lettres entieres qui ne sont pas du Porte-Feuille de Malthe. Nous en donnons cinquante-trois, & nous pouvons assurer qu'elles sont toutes de la Jeune Veuve, dont nous tairons aussi le nom.*

# LE COPISTE
## AU LECTEUR.

*CES Lettres sont exactement transcrites d'après un manuscrit connu depuis long-temps à Malthe, sous le titre de* LETTRES D'UNE JEUNE VEUVE, AU CHEVALIER DE ***. *Elles doivent avoir, me semble, quelque mérite aux yeux des amateurs du style naturel. Je marque, par des lignes ponctuées, les retranchements qui m'ont paru nécessaires, quand il n'est question que d'affaires domestiques, ou de certaines anecdotes qui ne pouvoient devenir publi-*

*ques ſans indiſcrétion. On verra auſſi que j'emprunte quelquefois des noms pris au hazard dans le Calendrier ou dans quelque Roman. Si malgré toutes mes précautions, on parvient à deviner le Chevalier de Luzeincour & les autres principaux acteurs, ſera-ce ma faute?*

*Bien des gens, les femmes ſur-tout, trouveront que* LA JEUNE *V*EUVE *aime de trop bonne foi, & avec trop de tranſport; mais il ne s'agit pas de vraiſemblance, il s'agit de donner des Lettres telles qu'elles ont été écrites, & c'eſt ce que j'ai fait.*



# LETTRES D'UNE JEUNE VEUVE.

## PREMIERE LETTRE.

NON, *Monsieur le Chevalier*, je vous ai dit que je ne ferois point de réponse. Votre amour propre veut savoir, je le vois, si je vous trouve aimable. Eh bien, je conviens que vous l'êtes, & c'est de bonne foi ; mais encore un coup, je n'aurai point l'honneur de vous répondre. Il n'est pas ici question d'honneur, allez vous dire. Oui,

Chevalier, je vous entends; & c'eſt parce que je vous entends, que je ſuis bien votre ſervante.



## SECONDE LETTRE.

VOILA, ſi je ne me trompe, le troiſiéme billet que vous m'envoyez par le même homme. Que voulez-vous qu'il penſe ? & que dois-je penſer moi-même de votre obſtination ? je le répete plus ſérieuſement qne jamais, oh mon *Dieu*, oui, *plus que jamais !* je ne ferai point de réponſe. *Si* votre couſin, ſi *Du Recour* m'écrivoit, je répondrois à ces Meſſieurs : eh pourquoi ne leur répondrois-je pas ?



# TROISIEME LETTRE.

*Ce Lundi matin.*

J'AI juré de ne pas vous faire de réponſe : mais je veux vous écrire par intérêt pour votre réputation. En vérité, Chevalier, vous êtes ſur un ton dans le monde ; & je vous conſidere trop pour négliger de vous avertir d'un ridicule que vous vous donnez de gaieté de cœur. Peut-on être aſſez dépourvu de ſens commun, pour s'amuſer un jour entier avec une bavarde de Préſidente, plus méchante, plus maigre, plus vaporeuſe, & plus ..... ne me faites pas parler.

Pourquoi ne pas voir les choses comme tout le monde les voit ? J'ai promis, enfin, de vous avertir du tort, du vilain tort que vous vous faites, en vous jettant, sans ménagement, dans un tout aussi bourgeois que l'assemblage de la présidente. Aimez-la : qui vous en empêche ? mais cachez vos tendres feux ; & n'allez pas croire qu'il *faille* faire gloire d'un triomphe aussi plat. Pardon : vous me trouverez, sans doute, trop sincere ; mais enfin je suis sincere.

## QUATRIEME LETTRE.

*Ce mardi matin.*

Je ne m'attendois pas à celui-là. Comment ! vous ne trouvez pas la préſidente ridicule ? & vous oſez l'écrire. N'avez-vous jamais rencontré ſur votre chemin une petite Danoiſe à ſourcil blanc, avec l'aboiement inſupportable d'une petite chienne qui s'appelle *Folette* ? Elle a été jeune, ſans doute ; & mille petites manieres enfantines lui alloient peut-être alors : mais aujourd'hui, ſon diſcours découſu, ſes minauderies étudiées, ſa façon de rire ſans rire ; tout cela ne va pas mieux à ſon viſage & au ſon

de sa voix que le nom de *Folâtre* à la vieille Danoise. Pourquoi cette femme, qui raconte toujours, veut-elle toujours contrefaire en racontant ? Eh ! pour dieu, ma chere dame, n'essayez point d'être plus ridicule encore : Vos traits se refusent aux originaux que vous voulez rendre. L'abbé T***, dont vous parlez, a la face ronde & les yeux grands ; & pour le contrefaire, votre long visage s'allonge encore, & vos yeux se rapetissent. Je vous dis que le ridicule que vous vous donnez fait oublier le ridicule que vous cherchez à donner aux autres. Que je vous répete, Mr. le chevalier, un de ses meilleurs propos ; car j'en eus hier ma suffisance. Il

s'agissoit de *d'Etrelle*, dont Madame *de S. Flaville* a voulu... Ah, grand dieu! je m'apperçois que je deviens femme. Je me hais ; je me fuis ; chevalier, où en suis-je ? Seroit-il possible ? j'en rougis, non ne le croyez pas ; je suis jalouse.



# CINQUIEME LETTRE.

Vous vous juſtifiez avec trop de ſoin, pour qu'il me reſte le moindre ſoupçon. Eh bien, cette femme que je haïſſois, dont le nom ſeul me tournoit la tête; cette femme ſi ſottement préſidente, je ne la vois plus ſi haïſſable. Elle m'a appris, cependant, ce que je craignois tant de ſavoir, ce que je voulois ignorer toute ma vie. J'en ai trop dit : mais quelle que ſoit l'obligation que j'aie à la préſidente, au nom de dieu, ne lui parlez pas ſouvent : je me charge ſeule de la reconnoiſſance. Y auroit-il de l'injuſtice à vous prier de n'aller plus là voir ?

## SIXIEME LETTRE.

Vous êtes trop extravagant auſſi. Quoi ! je vous quitte dans le moment ; j'ai paſſé trois heures avec vous ; &, de ſang froid, il faut que j'écrive ici que je vous aime. Mais que dis-je ? de ſang froid ! Le trouble qui m'agite, mon ame toute entiere qui coule au bout de ma plume, tout cela ſe fait-il de ſang froid ? Quel aveu ! Pourquoi en me livrant à vous, me donne-t-il tant de plaiſir ? C'eſt vous dire, mon chere Luzeincour, que je fais gloire d'être votre eſclave ; mais ſoyez vainqueur généreux.

# SEPTIEME LETTRE.

*Novembre* 1743, *ce jeudi matin.*

LIVRI partoit hier pour Fontainebleau : il se chargea de ma lettre, sans y entendre finesse. Je vous écrivis encore un mot par *Beaulieu*, qui alloit vous joindre ; & je me leve plutôt qu'à l'ordinaire, pour vous écrire par la poste. Bon jour, mon cher Luzeincour, mon vrai, mon seul ami. Que ce mot renferme de choses ! & qu'une femme qui le prononce, doit en avoir examiné long-temps la valeur avant de le prononcer ! Ah ! oui : c'est bien à moi de peser sur cette réflexion !

Je vous disois donc bon jour ; & je veux vous envoyer une petite piece de *Voltaire*, que vous aimerez, s'il vous plaît ; pour l'amour de moi, quand vous ne l'aimeriez pas pour la piéce elle-même. Répétez, je vous en prie, cinq ou six fois de suite, le septieme vers ; mais il faut le prononcer comme je le prononce. Mon dieu, le joli vers ! J'aime ce Voltaire dans tout ce qu'il écrit, & je crois me donner un air en disant cela.

Vous savez sûrement ce qui se passe, sur la charge de..........

.....................

Mais c'est assez vous entretenir des affaires des autres : parlons des miennes : Des miennes ? hélas ! je

je n'en ai qu'une. Je penſe ſans ceſſe à vous ; je ne m'occupe que de votre retour ; je vous aime autant qu'on peut aimer, & je crains toujours de ne pas vous aimer aſſez.



# HUITIEME LETTRE.

*Ce Samedi, au soir.*

On m'avoit promis qu'aujourd'hui chez ma belle-mere, je trouverois son grand abbé : il est de retour de Fontainebleau ; & j'étois sûre de parler de vous, tout le long du jour, sans qu'il s'en doutât. Point du tout ; ce vilain abbé envoie dire, à une heure, qu'il est obligé d'aller à Sceaux. Je n'ai jamais si bien maudit Sceaux, la belle-mere, & son abbé. Enfin, mon parti étoit pris de faire la conversation avec tout ce qui se voit là, bonne ou mauvaise compagnie ; car, Dieu soit loué,

on y voit de tout. Mais, ſavez-vous, par inſpiration de mon bon ange, ce que j'ai eu l'eſprit de faire? Je me ſuis miſe dans un grand fauteuil, les pieds ſur un tabouret; & là, tout à mon aiſe, ſous prétexte, comme l'Avocat patelin, *d'un fort grand mal aux dents*, j'ai rêvé à mon Chevalier, j'ai pris la main de mon Chevalier; je l'ai, je crois, *baiſée*: car il faut dire tout, ou ne dire rien. *J'ai répété mille fois: Que je ſuis heureuſe d'être à lui, de ne voir que lui, de n'aimer que lui!* Eh, peut-on aimer autre choſe que ce qu'on aime? C'eſt à l'opera que je lui parlai pour la premiere fois: mais pourquoi ne lui parlois-je pas plutôt?

Je lui aurois dit mille choſes que je n'ai jamais eu le temps de lui dire encore. Il revenoit de la chaſſe ; il étoit fait comme un bandit ; il avoit l'air moins tendre qu'empreſſé. Pardon, laiſſez-moi faire ces petites diſtinctions. Pourquoi, dans le premier abord, auriez-vous été tendre ? Vous ne ſaviez pas juſqu'où pouvoient aller mes ſentimens. Vous les connoiſſez à préſent ; ſoyez donc plus tendre que moi-même, s'il eſt poſſible. Non, vous n'en ſerez jamais là : j'ai trop de raiſon de vous aimer, pour que votre amour puiſſe jamais entrer en comparaiſon avec le mien.



# NEUVIEME LETTRE.

*Lundi, Novembre.*

HÉLAS ! puiſqu'il le faut abſolument, encore huit jours d'abſence ; encore huit jours ! mais, pour dieu, n'en prenez pas davantage.

Voilà cette lettre du Contrôleur-général que vous deſirez. Avez-vous pu douter que la journée ſe paſsât, ſans que mon zèle l'obtînt de lui ? J'ai vu bien du monde avant d'entrer dans ſon cabinet ; par exemple, la petite madame *de Nerée*, que je n'avois jamais vue. Vous connoiſſez la folie que j'ai de décider des gens, par la façon

dont on écoute en conversation; & je ne m'y trompe guère. Point du tout ; cette femme détraque toutes mes notions là-dessus : elle écoute en femme d'esprit, & répond comme quelqu'un qui n'entend rien à ce que l'on dit. J'ai donc grande raison d'entrevoir, qu'en dépit de son nez retroussé, la jolie dame est un peu bête.... Oh çà, convenez-en, puisque vous la connoissez ; & sans indiscrétion, entre-vous & moi, convenez encore que, malgré cela, elle est sur la liste des aventures heureuses de monsieur le Chevalier. Oh non, il n'en conviendra pas : c'est bien fait.

Pour vous rendre compte de

ma conduite, comme vous me rendez compte de la vôtre, je passai hier l'après-dînée chez l'abbé *N*** La tête m'en tourne : cette électricité sur-tout me paroît la chose la plus surprenante. Imaginez-vous qu'on étend sur une planche, un grand laquais ; on lui gratte le bas du menton ; il en sort du feu ; mais un feu qui fait du bruit. Je riois, sans pouvoir m'en empêcher ; & , réfléchissant, par intervalle, à cet homme, à ce feu, je m'avisai de dire à madame *de Hauterive* ce qui me passoit par la tête. Mais elle, en femme de bien, me répond, de ce ton qui lui va : Savez-vous, madame, qu'un tel discours tient de très-près au maté-

rialiſme. Ah ! madame, Dieu m'en préſerve ! & je promis de n'en plus parler. Mais, quand nous fûmes remontées, en carroſſe, elle, qui ne vouloit pas qu'on en parlât, reprit ſon ſermon ; & tout ce que j'ai retenu de ſes phraſes ſublimes, c'eſt qu'en frappant ſur mon épaule elle dit, d'un air de myſtere : *Enfin, ma chere madame, je ne dis rien : mais ſoyez ſûre que je ſais bien ce que je dis.* Je demeurai de ſon avis : le ſermon finit là. Eh, bon dieu ! ai-je beſoin qu'on ſermonne pour m'apprendre que je ne ſuis pas matiere ? je me ſens tout eſprit, toute ame, en embraſſant mon Chevalier.



## DIXIEME LETTRE.

7 *Novembre* 1743.

LE beau férieux ! & qu'il eft bien pris ! Eh bien, j'y confens ; c'eft une veftale. D'ailleurs, comme vous le dites fi à propos, les aventures heureufes font-elles faites pour vous ? Un peu de réflexion, monfieur le chevalier, fur ce difcours adreffé de vous à votre très-humble fervante ; je fuis sûre que vous le trouverez pour le moins déplacé : mais ce n'eft pas là le ton que je veux prendre : changeons de propos pour changer de ton.

Vraiment j'aurois grande envie de le lire, ce *la Bruyere* que

vous me conseillez : mais vous nè savez pas que j'ai donné ma parole à mon Evêque de valence, de ne mettre le nez dans les *caractères* que lorsque j'aurois trente ans ; & vous comprenez ce que c'est qu'une parole donnée à un saint évêque. Je suis donc dans l'attente de l'expiration du terme : mais ne vous inquiétez pas : *Iphigénie encor n'y sera pas long-temps.*

Vous n'avez point reçu mes deux ballots, puisque vous ne m'en parlez pas. Je voudrois bien qu'il n'y eût rien de caffé : j'ai tout arrangé moi-même. Peut-être trouverez vous que la grande...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je bavarde un peu sur tout cela ;

mais les plus petites choſes, qui vous intéreſſent, ſont mes affaires les plus graves: & puis, il me paroît aſſez convenable que je faſſe un moment la bonne femme, après avoir été auſſi tracaſſiere ſur un petit nez retrouſſé. Je voudrois bien ne plus vous écrire: imaginez donc ce que je voudrois........

La ſotte Lettre que je reçois! & le ridicule arrangement! Eh, mon dieu! monſieur, reſtez-y tout le voyage: je ſuis d'une humeur... Laiſſez-moi vous déteſter.



# ONZIEME LETTRE.

*Ce* 10 *Novembre* 1743.

VOUS m'aſſurez que ma paix eſt faite avec vous ; & je promets d'être fidelle au traité. Mais ſi , pour le mieux cimenter, j'allois faire un petit voyage à Fontainebleau, où ſeroit le grand mal ? Les jours ſont courts : hélas ! ce n'eſt pas ceux que je paſſe ſans vous. Je veux dire qu'il eſt nuit de bonne heure : on ne me devineroit pas ſur la route ; je deſcendrois chez *St. Sauveur* ; mon chevalier s'y trouveroit ; il me dira, je lui dirai , Ah ! vous voilà : & c'eſt bien le cas d'être aſſuré que

l'*amour ſeroit d'intelligence*. Je repartirois avant le coucher du roi. Que, le long du chemin, ma rêverie ſera douce! Je m'arrêterai, pour me chauffer, chez la bonne femme à Eſſone. Eh! pourquoi, après le coucher, ne viendriez-vous pas m'y voir encore un moment? Je n'en repartirois qu'au jour; mais je le crains ce grand jour: ne parlons donc plus d'Eſſone, mais beaucoup de Fontainebleau. Conſentez à l'eſcapade; & ſi vous la condamnez, ſouvenez-vous, au moins, combien je la deſire. Eſt-ce ma faute, ſi de jour en jour, votre retour eſt retardé?

Vous me faites grand plaiſir de

m'apprendre que notre abbé a enfin un évêché. Quand je suis heureuse je voudrois que tous nos amis le fussent autant que moi ; mais je les en défie.

J'ai bien affaire que vous employiez dix lignes entieres ( car je les ai comptées ) à faire la description du gros cerf que l'équipage a pris. Je respecte la largeur de son *empaumure*, & ce grand, grand pied : mais tout cela tient de la place dans une Lettre ; & je n'aime point qu'un cerf , quel qu'il soit, m'emporte la moitié d'une page. En revanche, j'aime les réflexions que vous faites sur le succès de *Clairon* : elles tiennent au sentiment. J'ai prédit, & je

le ſoutiendrai devant tous vos connoiſſeurs de la Cour, ma *Clairon* ira au plus grand. Qu'on la laiſſe jouer d'elle-même & l'on verra.

Je ne connois point *la Surpriſe de l'amour* dont vous me parlez ; je ne connois que celle des Italiens, & je l'aime plus que jamais. Autrefois je diſois, quand je tenois du *Marivaux* : A quoi bon tout cela ? ces plis, ces replis du cœur m'ennuient : je dis à préſent le contraire. Il n'y a pas une phraſe que je ne reliſe, & cependant je les entends à demi mot : j'y mets bien vîte l'application, en comparant le cœur qui vous aime à ce qu'on dit des autres cœurs : mais

je découvre en moi des rafinements de tendresse & de volupté, qu'auteur jamais ne devinera.

Mandez-moi, je vous prie, si le prince *de* C***, de retour de l'armée, comme on le dit ici, est actuellement à Fontainebleau : j'ai une raison essentielle de le savoir ; & si elle est essentielle pour moi, vous devinerez qu'elle n'a rapport qu'à vous.



DOUZIEME

# DOUZIEME LETTRE.

*Ce Lundi matin.*

J'AI grand besoin de vous écrire, pour tirer mon ame du sombre qui l'enveloppe. Cette pauvre comtesse, que j'aimois parce que vous la trouviez aimable, vient de mourir dans un vieux château, entre son triste beau-frere & son monstre de mari, & certainement de mourir victime de l'avarice & de la jalousie. Ne trouvez-vous pas que ces deux passions sont faites pour marcher ensemble ? Mais faudroit-il dire passions ? c'est vices qu'il faut dire. J'en ai le cœur pénétré. Que sert donc d'avoir des

graces dans l'esprit, de la douceur dans le caractère ? Un vilain mari vient, à travers tout cela, détruire de si belles qualités. La vilaine choses qu'un vilain mari ! Plus je suis disposée à adorer celui que l'amour me destine, plus je déclamerai contre les maris qui seront du caractère de ce funeste Comte. D'aujourd'hui je ne puis vous parler d'autre chose . . . . . . On m'annonce le *Grand-inutile* ; il ne vint jamais plus à propos.

La fin de ma lettre ne ressemblera point à son commencement. Rien n'est si extravagant que le cousin : il me quitte, parce que, dans le moment, il va, par ordre, à l'assemblée des maréchaux de

France. Voici le fait tel qu'il le raconte. L'abbé *Roland* soupoit l'autre jour à l'hôtel de * * *; il est, comme on sait, intime ami du marquis des * * * qui n'y soupoit pas. En son absence, on s'égaya, insensiblement, sur le caractère demi pédant & tout-à-fait pincé du marquis. On en dira ce qu'on voudra; monsieur le marquis est un seigneur très-savant, a dit l'abbé, comptant faire un éloge délicat de son cher marquis, Savant, si vous voulez, reprend le maître de la maison, oui assez savant; mais il semble qu'il ait mis sa science en bouteille, pour n'en verser que quand il juge qu'on est digne de la goûter. Oh!

ma foi, a dit brusquement le cousin, s'il met sa science en bouteille, elle ne fera pas sauter le bouchon : je n'en connois point qui ait moins d'esprit. Voilà, a réparti l'abbé, avec une grimace de dédain, comme sont tous ces messieurs du bel air : ils font une pirouette, une gambade, un jeu de mots, & croient avoir fait le monde. Mon cher abbé, a dit le cousin furieux, je doute que j'aie jamais fait le monde ; mais je suis bien sûr que le monde ne t'a pas fait. L'abbé a paru fort embarassé de sa contenance, &, pour se venger, a été rendre au marquis le propos de sa science en bouteille, qui ne fait pas sauter le bouchon. Explication, le len-

demain, entre le grave marquis & le coufin. Conclufion : on leur a donné des gardes ; & aujourd'hui même, l'affaire va être jugée au tribunal. Il faut entendre tout ce que dit fur cela, le *Grand inutile*. Ah, mon dieu, quel coufin !

Mais, que je vous parle donc un peu de vous. Il approche le moment : je le goûte d'avance. Et que je prévois de tranfports ! mais qu'ils font encore éloignés ! Quand je me demande d'où vient certaine joie, certaine émotion indéfiniffable, en voyant votre écriture ou quelque chofe qui vient de vous, je me réponds, avec notre ami Montaigne, *C'eft que c'eft lui, c'eft que c'eft moi.*

# TREIZIEME LETTRE.

*Ce jeudi, à midi.*

BON ! l'affaire du *Grand-inutile* est finie ; on les a fait embrasser. Le marquis a donné un souper, vrai *gala* ; & , de l'aveu même de l'abbé, le cousin a tenu parole ; il avoit juré d'être aimable. Il a juré, de plus, qu'il ne parleroit jamais de science ni de bouchon : tout est calme. Je suis au désespoir ; il nous revenoit de bonnes choses de tout ce train-là.

J'ai un conseil à vous demander ; & voilà le moment, puisque vous revenez enfin, de me le donner. Le délicieux *Ternonville* me fit hier

la déclaration la plus vive : l'auriez-vous cru ? la plus reſpectueuſe pourtant, mais la plus gonflée d'eſpérance. Il délibere, depuis ſix mois, s'il parlera de ſa flamme : tout lui dit enfin, parlez, amant trop timide, parlez. Si l'on ne vous écoute pas, au moins gardera-t-on le ſilence ſur la déclaration. Sans doute, je le garderai ; & mon chevalier ſaura ſeul qu'un homme qui ne lui reſſemble en rien s'aviſe de m'aimer : Qu'il lui manque de choſes pour me plaire ! Mais c'eſt aſſez parler d'un homme que je n'aimerai jamais, à l'homme que j'aimerai toujours. Mon cœur peut-il jamais avoir rien de mieux à faire ? Aimer mon chevalier ; le voir ſans

cesse, fût-il à mille lieues ; l'entendre & lui répéter tout ce qu'il dit, tout ce qu'il écrit de satisfaisant pour le cœur qui l'adore ; mettre tout à ses pieds, & s'y mettre soi-même ; car enfin tout est fait pour lui, rien n'est trop expressif pour lui ; & je ne vivrai, ne sentirai, n'espérerai jamais que relativement à lui. La pauvre femme est folle, allez-vous dire sûrement : dites-le, j'y consens ; ma folie gémiroit d'entrevoir la raison.

Après avoir relu votre derniere lettre, je viens de relire aussi celle-ci. Je ne la trouve pas encore assez tendre : suppléez, mon cher Luzeincour ; donnez-moi les ex-

pressions ; vous dites si bien ce que vous voulez dire ! Pourquoi faut-il que ma façon d'écrire soit si peu faite pour être comparée à la façon dont je sens ? Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui Jeudi ; mais le Vendredi va durer toute la semaine.



## QUATORZIEME LETTRE.

*Le premier Janvier* 1744.

Vous m'avez vu rire du singulier de la petite amie, qui, par réflexion, prend congé de son doux Président, pour lui aller écrire une lettre de quatre pages. Eh bien, malgré cela, je vous vis hier, je vous attends ce soir à votre retour de Versailles; & voilà une lettre. Mais comment vous ai-je vu? entouré de gens insupportables: laissez-moi croire que vous les trouviez ainsi.

Avez-vous pu imaginer que je passerois le premier jour de l'année, sans vous écrire ce que je

vous dis ſans ceſſe, ſans vous renouveller mes ſerments ?

Le ridicule jour ! il m'arrache de vous, & me livre à tout le monde. Quoi ! il faut être une fois par an, faux, guindé, &c. J'irai de porte en porte, pour voir des gens qui ne ſe ſoucient pas plus de moi que je ne me ſoucie d'eux, &, ſi je ne demande à madame des nouvelles d'un perroquet, d'un mari, d'un chat, je paſſe dans la ville pour une impertinente ! N'aurai-je donc jamais la permiſſion de n'être que ce que je voudrois être ? ſpirituelle quelquefois, fort ſouvent bête, & toujours tendre. J'aurois envie de faire quelque livre approchant du ſens commun, pour qu'il pût certi-

fier que ne ſuis pas une ſotte : car enfin perſonne ne veut avoir cette réputation ; & je ſens ſans fadeur, que je vaux mieux qu'une ſotte : mais je voudrois qu'on le devinât, ſans que je fuſſe obligée de le prouver à chaque occaſion. Si, une fois, j'avois fait mon petit livre, voyez-vous, je ſerois bête, après, autant qu'il me plairoit de l'être. Cela eſt joli ! Je me ſuis donné ce plaiſir hier à ſouper, & j'avois beau jeu. Trois raiſonneurs profonds ont étalé tout ce qu'on peut dire de clair & d'embrouillé ſur la comete que je venois de lorgner avec l'Abbé *de la Caille*: J'étois bien bête, & mes chers raiſonneurs ont prouvé tout ce qu'ils ont voulu.

Les gens bien intentionnés disent qu'une comete, qui paroît, comme celle-ci, au commencement de l'année, annonce des bonheurs sans fin. Ils ont bien raison, les bonnes gens : je vois très-clairement dans la comete une croix de Malthe, & je n'y vois que cela.

Quarante-trois est donc passé, chevalier ! Quelle année pour mon cœur ! Je prévois que celles qui vont la suivre augmenteront mon bonheur en augmentant mon amour. Toute réflexion faite pourtant, je crois que, dans mes souhaits, je ne sais ce que je dis : car il est impossible d'aimer plus que je vous aime. Cependant, il y a deux mois, j'aimois un peu moins qu'aujour-

d'hui ; quelle conſéquence faut-il tirer de-là ? Je m'y perds ; mais je ſuis bien sûre que mon amour, s'il ne peut augmenter, au moins ne diminuera-t-il jamais.



# QUINZIÉME LETTRE.

*Du* 12 *Janvier* 1744.

Il n'y a que six heures que vous êtes parti, & je me trouve plus veuve, cent fois que je ne l'ai jamais été. Falloit-il donc absolument que vous fissiez ce voyage? Non, monsieur de Luzeincour ne saura jamais tout ce qu'il me coûte. Enfin je dois, comme vous, respecter, prévenir même ses volontés; & cette communauté de sentiments pourra quelque chose sur mes regrets. Il faudroit savoir retenir son ame, ne point aimer, quand on peut prévoir les effets de l'absence. Pourquoi perdre un mois? Un

mois deſtiné à l'amour, & quel amour ! Vous avez beau dire : il eſt bien différent d'écrire, ou de proteſter avec un regard empreſſé qu'on n'aimera jamais, non jamais, que l'amant qui nous entend ; dans un ſeul ſerment en raſſembler mille ; & mille dont le cœur le plus tendre eſt garant. Je ne ſais où cette lettre-ci vous trouvera : vous ſerez peut-être à vingt lieues de moi ; ah ! Luzeincour, vingt lieus !

SEIZIÈME

## SEIZIEME LETTRE.

*Ce mardi* 14.

JE défie auteur, amant, poëte; d'écrire des chofes plus féduifantes fur la volupté. Je ne pourrois jamais, affurément, avec autant de graces, entrer dans fes myfteres; il s'en faut bien: Mais qui mieux que moi en connoît la fource? Elle eft dans mon cœur: il eft à vous ce cœur: & chaque inftant excite en lui des mouvements qu'un inftant avant il ne connoiffoit pas. M'aimerez-vous toujours ainfi? Il m'arrive quelquefois de faire cette queftion quand je vous parle en moi-même.

Pardon, ah ! pardon : après tout ce que vous me dites de tendre, j'ai tort de vous montrer la moindre crainte ; mais une ame aussi sensible que la mienne s'alarme aisément : Pourquoi écrivez-vous avec tant de force sur la volupté ? Grondez-moi de toutes ces questions ; rien n'est si ridicule ; l'avenir les rendra injustes.

Je puis juger, par ce que vous m'écrivez, que vous ne savez pas comment a fini l'histoire de cette pauvre *Francval*. Elle est, dans son couvent, exactement enfermée : personne ne la voit. Elle pleure nuit & jour ; & promet bien sincérement, à la seule amie qui lui reste, que jamais elle n'aimera.

Quel ſupplice ! *Fontenelle*, ſouvenez-vous-en, nous diſoit un jour qu'il ne connoît rien de ſi expreſſif que la réflexion de *Catherine de Sienne*, en parlant du diable, *ce malheureux qui n'aimera jamais.*

Je voudrois bien vous écrire des nouvelles pour vous faire briller dans votre Normandie. Vous aviez ſûrement entendu parler du mariage du duc *de Villars* : à votre retour, vous allez faire de beaux compliments.

J'ai ſoupé hier avec trente perſonnes. Croiriez-vous que j'en ſuis à aimer mieux la compagnie bruyante que les ſoupers choiſis ? il faut, de néceſſité, y tenir ſon coin. Dans le tumulte, je rêve à

mon aiſe. Si par malheur, la converſation mollit, qu'elle tombe; alors, comme un vieil évêque qui entonne d'une voix foible, le *Te Deum* à la chapelle, je dis un mot de miniſtres, de tracaſſeries; toute la muſique part de là: on diſpute, & je ſuis tranquille pour un quart-d'heure. Je n'ai appris tout cela que depuis que j'aime, & je m'applaudis de le ſavoir.



## DIX-SEPTIEME LETTRE.

*Ce jeudi 16.*

CETTE belle dame, qui repréſente avec tant de dignité dans votre province, je la vois d'ici ; parce que je n'ai vu autre choſe à ſon dernier voyage à Paris. Elle eſt bien faite, mais ſans graces. On lui trouveroit de la vivacité, ſi elle ne travailloit ſans ceſſe à ſe contraindre ; & de l'eſprit, ſi l'on s'en donnoit. Je vous dis qu'elle eſt manquée dans toutes ſes prétentions : on voit tant de ces ſuccès avortés ! J'aime mieux vous parler du *Grand-inutile*, qui vient de paſſer huit jours à Verſailles. Tout.

ce qu'il en rapporte, c'eſt que *St. Viry*, qui étoit brouillé avec ſa précieuſe comteſſe, eſt mieux que jamais avec elle. Le nuage venoit de quatre jours d'agaceries un peu vives tombées ſur le nouvel exempt de la compagnie de *Noailles*. Mais tout va bien, dit le *Grand-inutile*; je le ſais, papier ſur table : Car je me ſuis ſi bien démené dans mon voyage ; que, de confidence en confidence, j'ai la copie des lettres de ces tendres amants. La voilà telle que le *Grand-inutile* me l'a donnée. Qu'on diſe à préſent que l'amour eſt toujours babillard.

LETTRE

LETTRE DE LA COMTESSE.

*Du Lundi.*

EN vérité, monsieur, vous êtes bien ridicule.

RÉPONSE.

*Du même jour.*

VOUS êtes trop coquette, en vérité.

*Du mardi.*

MAIS, s'il vous plaît, monsieur, à qui en avez-vous ?

RÉPONSE.

A Personne, madame, je suis un visionnaire.

*Du même jour.*

UN visionnaire ? monsieur : c'est adoucir le mot : Je vous dis que vous êtes fol.

*RÉPONSE.*

JE ſuis fol ſans doute, madame, d'aimer comme je vous aime.

*Du vendredi.*

MAIS ſi vous m'aimez, monſieur, pourquoi me fuir ?

*RÉPONSE.*

JE vous fuis, madame, pour ne plus vous aimer.

*Du ſamedi.*

QUOI ! monſieur, vous ceſſeriez d'aimer pour un mal-entendu.

*RÉPONSE.*

UN mal-entendu ! comteſſe : Ah ! ſi vous pouviez le prouver.

*Du même jour*

JE le prouverai, ingrat, en prouvant que je n'ai jamais aimé que vous.

RÉPONSE.

OUI, je ſens mon injuſtice & tout mon bonheur. Oui, belle comteſſe, après le débotté, j'irai tomber à vos genoux.

*La chûte eſt heureuſe.* C'eſt le réſultat des réflexions du *Grand-inutile.* Les miennes ſont, que votre voyage m'a tout l'air d'être plus long que vous n'aviez promis. Combien vous écrirai-je donc encore de fois ? Mes lettres ſont moins laconiques que celles de

la comtesse : elles pourroient l'être encore plus ; car ce que je sens pour vous, mon cher Luzeincour, se renferme en trois mots que mon cœur prononce à chaque instant.



# DIX-HUITIEME LETTRE.

*Ce 20 ou 21, avant de me coucher.*

Le sot ! Ce n'est pas de vous, assurément, que je parle, mon cher Luzeincour, vous ne m'en soupçonnez pas ; mais de ce ridicule *Rochebret.* Il prétend qu'il soutiendra, *à la barbe de l'univers*, qu'une femme qui n'est pas brune est une femme *nulle dans le monde. Fi de la blonde*, dit-il, en augmentant la profondeur de ses rides ; *je donnerois ma légitime pour jamais plus n'en voir sur mon chemin.* Vous n'êtes pas de son avis ; vous n'en êtes pas, ou j'en mourrois. Mais pourquoi connoissez-vous ce *Rochebret* ? Qui

m'auroit dit que j'aurois un jour à me plaindre de lui ? *Fi de la blonde* ! Ah ! le vilain Gascon ! Vous allez rire de ma colere : ne vous contraignez point, riez. Je suis furieuse, & je ne veux pas que, de vos jours, vous parliez à un homme qui me compte *pour nulle dans le monde*.

J'ai voulu, selon votre beau conseil, essayer de mettre le nez dans la philosophie. *Foncemagne* m'a prêté *Locke*, & encore un autre. L'un dit que, pour être heureux, il faut être sage : l'autre qu'on ne peut être heureux en aimant. Que veut-on donc que je fasse de cette philosophie, si elle n'a que cela à me dire, & que je sente si bien le contraire ?

Vous étiez à la noce de la petite marquiſe, & vous ne m'en demandez ſeulement pas des nouvelles. Eh bien ? Tout va le mieux du monde. Les nouveaux parents en ſont enchantés : elle n'eſt occupée qu'à leur plaire, & ſon temps n'eſt pas perdu.

*La Linotte mitrée* étoit hier à l'heure de la toilette, où je me trouvai par déſœuvrement. Le corſet nonchalant laiſſoit entrevoir une gorge de ſeize ans. Ah ! monſeigneur, pardon : mon peignoir s'eſt échappé. Eh ! mon dieu, madame, ne vous gênez point. Qand il y auroit un peu de déſordre, j'ai trop de douceur pour me plaindre. *Le pauvre homme !*

Je reſtai à diner ; je n'en avois

point d'envie mais il fallut rester. *Le pontife éflanqué* y étoit aussi. Je ne crois pas qu'on puisse dire plus de sottises, vraiment sottises, qu'il en fut dit entre les deux évêques. A propos de couvent, il étoit question de l'abbaye de Fontevraut: question, après, de *Robert d'Arbrisselle*, son fondateur. Le jeune évêque parloit pour la continence de Robert d'Arbrisselle, qui couchoit avec ses religieuses par dévotion; & l'autre soutenoit que la femme de neige de saint *François d'Assise* étoit un moyen mieux imaginé pour prouver qu'on vouloit être chaste. Ils en dirent tant, enfin, que la nouvelle mariée a appris, à un dîné, tout ce qu'on peut apprendre. La duchesse de *** étoit

entiers dans la converſation : mais, ce que j'en aime le mieux, connoiſſez-vous *Veauvalon* ? Avec la figure de Mars, il eſt dévot à boire de l'eau bénite. Chaque inſtant *la Linotte* lui diſoit : Je vous demande pardon, monſieur le chevalier, de tenir tous ces diſcours-là devant vous ; c'eſt que madame la ducheſſe me pouſſe à bout.

*Henri* doit vous remettre un petit écrit qui vous amuſera, je crois. J'y trouve un feu, une élégance de ſtyle, que je ne ſoupçonnois pas à l'auteur. On y reconnoît ce vrai, *ces ſecouſſes de l'ame*, pour me ſervir d'une expreſſion de vous, que j'aime. Eſt-ce vous, ou l'expreſſion que j'aime ? Je vous défie de tirer cela au clair.

## DIX-NEUVIEME LETTRE.

*Ce ſamedi matin.*

C'EST donc pour me rendre méchante que vous approuvez ſi fort le portrait de votre belle de province. Croyez que ce que je vous en dis, je ne le dirois pas devant un tiers : & je conviendrai avec la même ſincérité, que je trouve ſa ſœur charmante, la phyſionomie la plus ſéduiſante & la taille la plus noble. Quand à la couſine, puiſque vous voulez que je ſois encore ſincere, je dis que, ſi elle n'étoit une femme extraordinaire, elle ne ſeroit rien. Elle a l'uſage du monde, ſi l'on veut ; & cependant ne connoît pas

pas les usages. Cela vous paroît singulier ; & rien, selon moi, n'est si commun. Ce que j'entends par usage du monde, c'est, avec une politesse qui paroisse naturelle, ne rien dire qui ne soit à sa place : mais de connoître les usages me paroît toute autre chose ; &, si vous me dites que vous ne m'entendez pas, c'est que vous voudriez me faire babillet. Laissons-là votre belle provinciale, car si je vous parlois encore d'elle je serois indiscrete. N'a-t-elle pas avec elle son cousin *Saint-Lezin?* Elle a voulu jouer ici le mystere avec moi. La tête lui tourne de cette marionette : il lui paroît un peu jeune, mais fort joli. Elle se le dissimule à elle-même, & voudroit

le cacher aux autres. J'eus la malice, avant ſon départ, de lui parler de *Saint-Lezin*, par information ſeulement : voyez la méchante femme que je ſuis : je la vis embarraſſée ; &, pour cacher ſon embarras, elle me dit bruſquement : J'entends, je crois, mon frere, madame. Eh ! non, lui dis-je ; c'eſt moi que vous entendez : mais n'en parlons jamais, puiſque vous feignez de ne pas m'entendre. Elle rougit, me ſerra la main ; & me voilà dans la confidence.

Vous êtes étonné, n'eſt-ce pas ? que je puiſſe vous entretenir d'autre choſe que des ſentiments de mon cœur. Si je le laiſſois faire, il ne parleroit que de vous & de lui.

Mais qu'il me permette, ce cœur, de chercher à vous amuſer un moment ; & ſoyez bien sûr que ce n'eſt, de ma part, qu'envie de plaire ; car *j'aime à aimer, moi ; j'aime qu'on m'aime, oui.* Souvenez-vous, je vous prie, du moment, & ſur quel ton, ce diſcours-là fut tenu ; &, tout ridicule qu'il paroît, répétez ſans ceſſe avec moi. *J'aime à aimer, moi ; j'aime qu'on m'aime, oui.*



## VINGTIEME LETTRE.

*Ce mardi 28 Janvier.*

Je ne vous écris point aujourd'hui : On m'attend à l'hôtel de *Clermont*. J'ai promis d'y être de bonne heure ; & mes chevaux sont mis. Demain, mon cher Luzeincour, vous aurez de mes nouvelles. Est-ce que je n'en recevrai donc pas aujourd'hui ? Savez-vous que, mardi, ni la veille, ni le lendemain, je n'ai entendu parler de vous. Vous ne voulez pas, en pareil cas, que je sois inquiete : je ne le suis point ; mais cependant, si, dans le moment on m'apportoit une lettre, je le serois moins. A propos d'inquié-

tude, croiriez-vous qu'hier, pas plus loin qu'hier j'ai revu cette belle madame *Chateaublain*, qui devoit ne jamais me voir, qui ne me pardonne pas d'avoir des yeux, une façon de parler, & que ſais-je moi ? Mais je ne vous dirai point tout cela : je veux ne vous parler que de vous, & compter pour rien le reſte du monde. Penſez-vous comme moi, mon cher Luzeincour; Si un peu de gloire n'étoit néceſſaire, faudroit-il s'occuper d'autre choſe que d'aimer tout naturellement ? Votre *Buſſi* que vous admirez, je vous le permets, parce qu'il étoit homme de guerre. Mais pourquoi faire un art d'aimer ? Eh ! bon dieu ! faut-il

faire un volume de vers aussi durs que le poëte, pour apprendre au cœur ce qu'il sait en naissant. Qu'il aime donc, ce cœur ; mais qu'il aime sans art. Je donnerois tous les vers & la prose de *Bussi*, pour un seul vers de *la Fontaine* que je retrouvai ces jours passés :

*Cette grace plus belle encor que la beauté.*

N'allez pas vous donner les violons sur le cas singulier que je fais de ce vers-là ? Mon esprit en étoit enchanté, avant que mon cœur se mêlât de rien. Je vois bien que vous allez me dire que je ne déclame contre les vers de *Bussi* que parce que, en général, je n'aime pas les poëtes ; peut-être bien ; & je voudrois cependant ne jamais condam-

ner ce que vous aimez. Je ſuis bien différente, en cela, de la comteſſe de *Villebourg*; ſon triſte ſoupirant lui confioit, dans un moment de déſeſpoir, qu'il faiſoit gloire d'aimer tout ce qu'elle n'aimoit pas. Ah! mon cher enfant, s'écria-t-elle, que tu as d'amour-propre! Voulez-vous ſavoir par où a fini leur aventure? .... Mais quelle malice à vous! Voyez comme vous me faites bavarder; & mon hôtel de *Clermont.*



## VINGT-UNIEME LETTRE.

*Ce samedi premier Février* 1744.

Vous ne sauriez croire, mon cher Luzeincour, combien j'aime la premiere phrase de votre lettre : Elle est peut-être ridicule ; & je me plais, pourtant, à la relire.

Tout ce qu'on vous a mandé sur la bêtise de cette pauvre baronne est méchamment inventé, & prouve que, l'orsqu'on a fait certaine provision de ridicules, le public charitable ne manque pas d'en augmenter le nombre, en vous donnant toutes les histoires qu'on a envie de raconter ou de faire courir, par méchanceté. C'est

comme les diſtractions *B* * * *;
les ſimplicités *M* * * * Tous les contes de prédicateurs, depuis plus d'un ſiecle, on les met ſur le corps du petit *pere André*, & ceux de voleurs ſur celui de *Cartouche*. Vous ſerez étonné, je vous le permets, de trouver là le pere André avec Cartouche : il ne ſont pas faits, ce ſemble, pour marcher côte à côte; mais les voilà. Je reviens donc à vous dire que l'hiſtoire de la baronne eſt très-plaiſante, & très-fauſſe. La pauvre femme eſt, tout franchement, ce que le *Grand inutile* appelle *une petite ſucrée, vilaine bête*; mais ſon genre de bêtiſe ne reſemble en rien aux preuves qu'on a voulu vous en donner.

Il y a eu, tous ces jours-ci des bals masqués & des bals parés chez Mesdames & chez M. le Dauphin. Tout étoit sous les armes, je le crois bien. Mr. le chevalier a perdu une belle occasion de couler ce menuet qu'il coule si bien. Hélas ! je n'oublierai jamais que c'est un menuet qui acheva ma défaite. Un menuet ! quelle frivolité ! Je devinois, sans doute, qu'avec ces graces-là mon chevalier avoit toutes les qualités du cœur ; voulez-vous gager ... Ah ! mon dieu ! j'ai oublié de faire dire à ma porte que je n'y suis pour personne : voilà un carrosse qui me vient ; je le vois au travers de ma vitre ; c'est l'avantageux petit *Farange*. Que ne puis-je dire à tout

le monde, ne me troublez point, j'écris à Luzeinçour ; je fais gloire de l'aimer ; oui, messieurs, il est mon amant ; il est lui, & c'est être tout pour moi. Comme vous, il n'est point étourdi, indiscret : comme vous, il n'est point infidele : il aime autant qu'il est aimé ; &, si vous ne sentez pas la force de l'expression, je vous dirai que je l'adore.



## VINGT-DEUXIEME LETTRE.

*Ce mercredi au soir, 5 Février* 1744.

J'EN arrive, vous dis-je ; j'arrive de Versailles, & j'en suis si excédée, qu'à peine ai-je la force de le dire. Il est certain qu'il ne faut pas perdre ce pays-là de vue, il ne faut point d'intervalle, si l'on ne veut trouver gigantesque ce monde qui vous trouve lapon. En vérité, de tout ce que j'ai vu, il n'y a là que ma bonne duchesse, duchesse par excellence, parce que je sais comme elle pense pour vous. Ah, mon dieu ! comme elle voit ! comme elle devine ! comme elle entend !

Enfin, mon affaire eſt finie, & finie avec toutes les graces: mille marques de bonté de la part du Roi. Je me trouvai, dans le moment, ſi agitée, ſi reconnoiſſante, que j'étois prête, comme dit *Buſſi* de ſa parente *Sévigné*, j'étois prête à crier *vive le roi*. Si j'oſois je dirois que.... mais comme M^me^ *de Hauterive*, je ne dis rien; parce que je ſais bien ce que je dis.

Songez donc que mon affaire eſt finie. Combien je cheris tout ce qui éloigne les occaſions qui pourroient m'éloigner de vous! A propos de madame de *Sévigné* dont je vous parle, que je vous conte.

Le Préſident de *Montrobert*, un peu intéreſſé à mon affaire, eſt venu me voir. Vous ſavez s'il eſt ſot, s'il eſt laid ; & ſi ſa femme eſt ſimple & jolie. Il m'a dit amicalement, dans le courant de la converſation : J'avois, madame, un petit appartement de garçon qui m'étoit totalement inutile ; je l'ai offert à ce grand *Saint-Pernai* ; il a bien voulu l'accepter, & j'en ſuis au comble de la joie : il entre le matin dans mon cabinet, il me dit les nouvelles ; l'après-dîner, il fait de la muſique avec la préſidente ; elle ne ſortira plus ſi ſouvent : en vérité, madame, il ne faut pas qu'une jeune femme ſe montre

tous les jours. *Ma bonne, voilà qui fut fait ; je lui trouvai des cornes.*

Je relis votre lettre ; il faut que je vous gronde. Comment imaginez-vous que quelque chofe qui vient de vous puiffe jamais me déplaire ? Il eft vrai, je n'ai pas répondu à la réfléxion dont vous vous applaudiffez fi fort. J'aime mieux parler des mouvements de mon ame, que de convenir, &c. Mais n'allez pas croire, pour cela, que je fois une bégueule, auffi bégueule que la prude *du Raymon.* Il faut que vous fachiez où elle en eft. Son fuiffe, avant qu'on entre chez elle, donne à lire la lifte

des discours qu'on peut tenir en présence de madame. Je n'en suis pas là. Dites, écrivez tout ce qui vous passera par la tête ; allez votre train. Si je vous dis moi, si je vous écris tout ce qui se passe dans mon cœur, que vous devez approuver ses mouvements!



VINGT-

## VINGT-TROISIEME LETTRE.

*Du Dimanche matin.*

*MADAME la comtesse, je prends; s'il vous plaît, la liberté de vous écrire ces lignes, pour vous proposer en mariage un jeune Seigneur des plus méritants. Sa famille est de très-bonne race: & pour peu que vous entendiez à sa recherche, j'exécuterai vos ordres avec empressement. Je suis, madame la comtesse, celle qui a l'honneur d'être votre affectionnée & très-humble servante,* LA VEUVE BERTRAND.

AVANT de faire réponse à madame *Bertrand*, que je copie ici mot-à-mot, je crois qu'il est honnête, mon cher Luzeincour,

que je prenne votre avis. Si vous êtes en peine de favoir qui eft madame *Bertrand*, elle eft garde de femmes en couche, protégée de *Pérard*, & cherche, comme vous voyez, à faire des pratiques à fon protecteur. Je fais d'ailleurs que le jeune feigneur, qu'elle offre fi obligeamment, n'eft rien moins qu'un duc fort riche & fort amoureux. Voilà le cas, n'eft-ce pas, de me décider? Je me décide donc; & je renvoie monfieur le duc, madame *Bertrand* & fa propofition. Ne me fachez pas gré à un certain point de m'en détacher fi promptement; je vous dirai le nom du propofé duc, & votre reconnoiffance fera à fon

aiſe ſur le ſacrifice que je vous fais.

Je me ſuis acquittée de votre commiſſion auprès de l'abbé *Foucault* : je le rencontrai hier à point nommé chez le prince *de Grimberk*. J'y fus fort joliment reçue. On raconta quelque choſe que je me ſuis promis de vous écrire .... Ne voilà-t-il pas que je l'ai totalement oublié .... C'étoit le petit envoyé qui parloit .... Il rioit même à chaque mot de ſon hiſtoire .... Ah ! je la tiens. Le chevalier de *Luines* diſputoit un jour avec feu la *Faye*, ſur la préférence qu'on doit donner au ſtyle ; il s'agiſſoit des lettres de madame *de Sévigné*. La Faye,

après une longue dissertation ; conclut en faveur du style naturel, dépouillé de tout ornement. En un mot, disoit-il, il faut écrire comme on parle. Le chevalier, qui avoit soutenu la nécessité d'y mettre un peu d'art, & piqué de voir tout le monde de l'avis de la Faye, finit par une mauvaise plaisanterie : Non, monsieur, je n'écrirai jamais comme je parle. Tant pis, monsieur. Eh non, point tant pis ; car je parle du nez. Cela n'est pas bon, non assurément : eh bien ! on ne le racontera jamais sans succès ; tant il est vrai qu'on ne rit pas ordinairement des bonnes choses ; mais des plaisantes, bonnes ou

mauvaiſes. Je ſuis bien de l'avis de la Faye, il faut écrire comme l'on parle; & j'ai fait une réflexion que je crois fort juſte: Le ſtyle des femmes, qu'on vante tant, n'a de mérite qu'à cauſe de notre ignorance. Vous, meſſieurs, qui avez étudié le langage de la poëſie, du barreau, &c. il vous vient malgré vous-mêmes, au bout de la plume, une expreſſion que vous ne cherchiez pas; enſorte que chaque ſtyle peut ſe trouver confondu dans ce que vous écrivez: Mais moi, qui ne ſais rien, l'expreſſion du cœur eſt toujours celle qui ſe préſente: je n'en aurai jamais d'autres; & toutes diront, mon

cher Luzeincour, que je goûte bien délicieusement le plaisir inexprimable d'aimer comme je vous aime.



## VINGT-QUATRIEME LETTRE.

*Ce mercredi, 12 Février.*

QUE je vous dise donc ; mon éternelle belle-mere vient de me tenir deux heures pour prêcher, tout au contraire de la *Bertrand*, qu'il est fort convenable que je reste veuve. Oui, ma très-respectable, je comprends, qu'il est des cas où l'on fait fort bien de ne pas se marier : mais moi, qui aime le chevalier de Luzeincour, moi qui en suis aimée, je resterois veuve ! Et pourquoi ? pour pleurer, le reste de ma vie, un mari que j'ai pleuré huit jours. Etoit-ce moi qui l'avois

choisi ? J'y étois attachée ; parce qu'il faut être attachée à ses devoirs. Mais mon chevalier, c'est moi, c'est mon cœur qui disent: Voilà l'homme qui sera ton mari, ton ami, ton maître : en prends-tu un autre ? tu n'as pas celui qu'il te faut : ne le prends-tu pas ? cesse plutôt de vivre. Ainsi donc, tout examiné, vous voyez bien, mon cher Luzeincour, que la belle-mere ne sait ce qu'elle dit. Pour faire nuance à tout ce radotage, je vais vous parler d'une lettre que j'ai reçue du *Grand Inutile*. Le mariage, dont je vous ai dit deux mots est totalement rompu. Il raconte sur cela cent extravagances que je voudrois pouvoir

vous rendre. Tenez, tenez, voilà ſa lettre; il vaut mieux l'envoyer toute entiere que d'en tranſcrire quatre lignes.

Après cela, j'aurai l'honneur de vous dire, M. le chevalier, que je m'ennuie beaucoup : ce qui m'amuſoit le plus me déplaît. Les ſpectacles ſont inſipides : les viſites m'aſſomment : je les fuis, elles me guettent, m'attrappent, & les ſoupers m'excédent. Le plaiſir cependant, vous le dites ſi bien dans votre derniere lettre, eſt le ſeul bien réel. Je me livre de toute l'étendue de mon ame à cette maxime, mon cher Luzeincour, pour me livrer toute entiere au plaiſir de vous aimer.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

*du château de S. Venant, ce 9 Février 1744.*

» Il s'en faut de la moitié, belle
» cousine, que je puisse vous ap-
» prendre la fin de nos mariages :
» mais il faut savoir comment
» celui de la cousine aînée est allé
» au diable. Vous allez voir que
» ce fol de *Marteville* est encore
» plus fol que moi. Or, écoutez.
» Le jour pris pour l'entrevue,
» on le conduit au château de
» *Saint-Venant*, sous prétexte de
» faire de la musique. Après de
» petits compliments fort longs,
» le pere propose à sa fille de
» prendre son luth, & demande
» si *Marteville* refusera de chanter

» un petit air ; car on ſait qu'il
» chante comme *Jellyote*. Très-
» volontiers ; je n'aurai à me
» plaindre, en chantant, que de
» ne pas entendre avec autant
» d'attention le luth charmant de
» mademoiſelle. Ah, monſieur !
» ah, mademoiſelle ! & tous les
» plus beaux compliments de la
» province. On prélude enfin ;
» & *Marteville*, croyant faire ſa
» déclaration, chante en tendre
» berger : *Quand le péril eſt agréa-*
» *ble, &c.* Repriſe de compliments,
» & juſqu'au ſouper il ne fut queſ-
« tion que de talents. On ſe met
» à table : &, à propos de chant,
» le marquis *de Saint-Venant* aſſura
» que perſonne de ſon temps

» ne danſoit mieux le menuet
» que la marquiſe ſon épouſe.
» La marquiſe meurt d'envie
» d'étaler ſes graces naïves. On
» demande les violons pour paſſer
» agréablement l'après-ſouper :
» les violons arrivent. On cher-
» che *Marteville*, qui avoit diſ-
» paru : mais quelle ſurpriſe !
» quand on le voit entrer, botté
» juſqu'à la ceinture, faire la
» révérence, & offrir la main à
» mademoiſelle de *Saint-Venant*,
» pour danſer. Le marquis plus
» fier de ſa nobleſſe qu'*Hiolande*
» *de Sotenville*, fit ſur le champ
» un ſigne à madame ſa Soten-
» ville d'épouſe ; & ce ſigne
» vouloit dire, *on nous inſulte* !

» *Corbleu ! mamour, je ſoutiendrai*
» *notre honneur.* J'embellirois l'hiſ-
» toire, ſi je voulois faire le
» beau conteur. La vérité & la
» fin du fait eſt que *Marteville*,
» dans la converſation qu'il avoit
» eue avec mademoiſelle de *Saint-*
» *Venant*, s'étoit apperçu que
» ſon jeune cœur étoit pris ; & le
» ſoupçon fut confirmé pendant
» le ſouper, par des lorgneries à
» toute outrance avec un jeune
» gentilhomme du pays. De-là,
» mon *Marteville* va ſe rappeller
» que pour l'accompagner du
» luth, elle n'avoit pas daigné
» ôter ſes gants, & prend le parti
» de tourner ſa démarche en plai-
» ſanterie. Je ne ſais point ce

» qui en sera ; car vous devez » juger qu'il profita de ses bottes » pour partir sur le champ. Les » gens sensés, moi, par exemple, » dans cette occasion-ci, je lui » dis qu'il manquoit une fort » bonne affaire pour une fort » mauvaise plaisanterie : mais, » toujours le pied à l'étrier, il » crioit de toute sa force : Il n'est » pas plus impoli de danser en » botte que de jouer du luth avec » des gants, & il ne donneroit pas » cette facétie pour le meilleur » mariage de la ville & de la cour. » Vous le verrez, sans doute, » avant moi. Vous voilà prévenue, » cousine. Je voudrois savoir » comment il contera la choses.

» Deux jours après cette belle
» équipée, nous avons marié la
» cadette à son fidèle *Céladon* :
» j'étois bien sûr que celui-ci ne
» la manqueroit pas. La noce
» s'est faite avec le plus grand
» appareil. Deux trompes du
» voisinage vinrent se joindre au
» valet de chiens de monsieur le
» marquis, & pendant la messe
» sonnerent, en qualité d'orgue,
» toutes les fanfares de *Dampierre*.
» Au moment que la mariée eut
» dit *oui*, on sonna la prise,
» comme il convient : j'étois
» bien tenté de crier *halali* ; mais
» monsieur le marquis, déjà de
» mauvaise humeur, n'auroit pas
» approuvé mon transport, &

» je n'étois pas là pour lui dé-
» plaire.

» Je suis sûr que je m'ennuie-
» rois si je restois ici encore huit
» jours : aussi je compte bien,
» avant dimanche, avoir l'honneur
» de faire ma cour au petit appar-
» tement de ma belle cousine.
» Je ne lui aurois pas écrit autre-
» fois sans la prier de dire un
» mot de ma part à sa grande
» voisine : mais ne parlez pas de
» ces vilains cœurs qui n'ont
» point d'ame, ou de ces ames
» qui n'ont point de cœur. Je
» puis parler de moi; car assuré-
» ment, quoique *Grand-Inutile*,
» je suis, ma chere cousine, de
» tout mon cœur & de toute mon
ame

» ame ; votre fidele serviteur ; » &, si jamais je deviens assez » raisonnable pour aimer au point » d'en avoir la tête tournée, » vous saurez de quel côté aura » tourné ma tête. En attendant, » je vous baise les mains : mais » point de gants ; vous en sen- » tez à présent la conséquence. » Je veux vos mains telles que Dieu » les a faites, c'est-à-dire, & je » l'en prends à témoin, les plus » belles mains qui soient sorties » des siennes, depuis qu'il se plaît » à faire de jolies mains. »



## VINGT-CINQUIEME LETTRE.

*Du* 15 *Février* 1744.

Au moment que je vous parle, mon cher Luzeincour, la pauvre cousine sort de chez moi. Elle fait les hauts cris, & s'en prend à la nature entiere. Son rustre d'*Estenai* l'a quittée, & durement quittée. Au nom de dieu, ma chere amie, me disoit-elle, n'aimez jamais. Si vous saviez ce qu'on souffre, quand un ingrat vous abandonne, quand votre cœur vole après lui, & ne l'atteint que pour être témoin de son indifférence & de son mépris. Ah ! dieu, qui l'auroit dit ? C'est lui qui m'a

cherchée ; c'est lui qui m'a ensorcelée ; il m'a fait quitter l'amant le plus tendre, pour prendre l'amant le plus inconstant. Je vais me jetter dans les bras de l'abbé *Du Férou* qui m'aime à la fureur. Il n'y a point de folie que je ne fasse, pour m'empêcher de devenir folle. Le barbare ! le monstre !..... Je ne finirois pas, si je laissois couler le torrent d'injures & d'expressions insensées de la pauvre abandonnée. Mais, hélas ! que peut-on contre un amant qui nous fuit ? Gémir, soupirer, se plaindre sans témoins, est tout ce qu'on doit faire.

Je vous aurois fait plutôt mon compliment ; mais ce n'est que

d'hier que je sais la mort de monsieur de *La Valette*. On dit qu'il étoit vraiment grand marin : ce n'est pas, pour moi, le titre le plus recommandable : vous comprenez que j'aurois été bien fiere d'en porter le deuil.

Le Duc *de Richelieu* prêta hier serment ; il recevoit les compliments depuis long-temps. On convient qu'il est fait exprès pour sa charge ; & nous verrons, dans l'occasion, de magnifiques fêtes à la cour. Je me promets bien d'avance de ne point y aller. Dites-moi pourquoi je n'aime plus que les plaisirs tranquilles. Si vous ne me le dites pas, je le devinerai.

Laiſſez-moi croire, mon cher Luzeincour, que je ne connoîtrai jamais une ſituation auſſi affreuſe que celle de l'infortunée couſine. Cependant elle n'a rien à ſe reprocher. J'ai tort : elle eſt convenue d'avoir quitté un amant tendre ; & quitter un amant, quel qu'il ſoit, eſt un crime. Que je ſuis bien ſûre de ne jamais quitter le mien ! C'eſt le plus parfait que le cœur puiſſe inventer, quand il voudra le faire pour ſon intérêt & pour ſon bonheur. C'eſt mon chevalier, mon Luzeincour ; & je ſuis pour lui.......... Que ne ſuis-je pas ?



## VINGT-SIXIEME LETTRE.

*Du mercredi des cendres 1744.*

LA jolie chose qu'un joli réveil ! J'ouvre les yeux par intervalle, j'étends un bras, j'allonge l'autre, je marmotte quatre mots mal articulés, je cherche mon ame, je la trouve, elle vole à mon Luzeincour ; il revient après un mois d'absence ; je lui dis, en refermant les yeux pour le mieux voir ; je luis dis... mais je cesse de dormir pour m'occuper toute entiere du plaisir d'aimer. Ce plaisir n'étoit, pendant la nuit, qu'une idée confuse : me voilà bien éveillée !

Je tiens une plume admirablement taillée ; je ne la ſens pas aller, tant elle va bien. Je vais babiller, barbouiller à vous impatienter : mais je n'en crois rien vous ſavez trop le plaiſir que j'ai à vous écrire tout ce qui me paſſe par la tête, & vos lettres me paroiſſent toujours ſi courtes ! je veux croire que les miennes ne vous paroîtront jamais trop longues.

Vous avez raiſon ; je trouve, comme vous le dites, qu'il y a des cas où la négligence eſt un moyen ſûr de plaire. Je compare cette négligence à certains feuillages qui s'échappent d'un deſſein, pour venir jouer ſur la

bordure. *La négligence est la parure des graces & de la beauté.* C'est votre joli abbé qui dit cela : mais je l'avois dit en prose long-temps avant ses vers.

Votre derniere lettre m'a fait rire, comme si je vous entendois raconter. Mais cependant, vous en direz ce qu'il vous plaira, je n'aime point si fort, comme vous en paroissez persuadé, tout ce qui s'appelle jeu de mots ; je crois même que je le méprise. Je le passe, s'il sert à déguiser quelque légere sottise ; car vous ne sauriez, messieurs, vous empêcher d'en dire : on est donc obligé de les entendre, quand elles sont ajustées. Je passerai peut-être encore le

jeu de mots dardé dans la colere; il sert à la vengeance ; & la vengeance du moment a bien son mérite, parce qu'on ne peut être parfait. Mais, dans la circonstance que vous décrivez si bien, j'en demande encore pardon, je n'approuve pas le jeu de mots. Peut-être n'approuverez-vous pas non plus ce qu'on m'a conté ces jours passés du petit *Ryencel*. La grosse *Clairveaux* le traita, dit-on, durement sur un espiéglerie de son âge ; & lui dit avec aigreur, que certaines libertés ne convenoient pas à un petit enseigne à pique. Enseigne à pique, madame ! Elle croit m'offenser, ajouta-t-il en se retournant :

convenez, messieurs, que ceux qui s'y connoissent font plus de cas d'une enseigne à pique que d'une enseigne à bierre. *La Clairveaux* n'entendit rien, ou feignit de ne rien entendre : mais des témoins ont été indiscrets, & ce mauvais mot a couru un peu plus vîte que s'il étoit bon. Je n'en parle que pour vous dire que si le jeu de mots peut passer, bon ou mauvais, ce n'est qu'en pareil cas.

En attendant ce voyage dont vous me parlez, croyez-vous que j'attende avec impatience la fin de celui-ci ? Je vous verrai ; je vous entendrai ; vous serez là. N'allez pas me tromper d'un quart d'heure : songez qu'un quart

d'heure ; non, ne ſongez rien ; venez, chevalier, venez.

Je voudrois bien être maîtreſſe de faire des excuſes à monſieur votre pere. Il trouvera que vous le quittez trop tôt ; voilà de ces cas où je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir parler de vous & de moi. Que je me dédommagerai un jour de cette contrainte avec lui ! & qu'il m'aimera quand il verra comme je vous aime.

## VINGT-SEPTIEME LETTRE.

*Du 3 Mars 1744.*

Vous êtes à Verſailles ſans en avoir parlé. Le Prince *de Conti* part pour la Provence : ah Luzeincour, pourquoi me cacher votre projet ? je le devine, parce que je ſens comme vous devez penſer ; & ſi je me plains ce n'eſt que du myſtere que vous me faites. Ecrivez-moi par *Duval*, qui vous remettra cette Lettre ; que j'apprenne enfin ce que je devrois ſavoir depuis deux jours. L'incertitude peut ſeule faire mon tourment. Croyez qu'un cœur né pour vous aimer eſt exempt

de foibleſſe, & ſoyez bien ſûr.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je reçois votre Lettre; qu'oſez-vous penſer ? ne point partir, & quitter le Service ! Me croyez-vous flattée d'un ſacrifice que je condamne ? je ſerois honteuſe de l'avoir inſpiré. Eh bon Dieu, puis-je valoir en toute ma vie, ce que vaut le moment où vous balancez ? Je ne ſerois plus digne de vous ſi je vous écartois d'un ſeul pas du chemin qui mene à la gloire ; volez-y, mon cher Luzeincour, n'écoutez qu'elle, faites votre devoir : hélas, en vous aimant je fais ſi bien le mien !

## VINGT-HUITIEME LETTRE.

*Du 12 Avril.*

Vous avez bien fait de me laisser ignorer le moment de votre départ ; je n'avois que ce moment à craindre, & je ne crains plus rien ; non, mes inquiétudes ne chercheront point à troubler votre Campagne ; vous ne cesserez pas de m'aimer, & à votre retour, tous mes voeux seront remplis. Le Prince *de Conti* vous desire, puis-je désapprouver son choix ? je ne vous parlerai plus de mes regrets ; je m'accoutumerai, vous dis-je, à votre absence. Ah ! Luzeincour, que de façons différentes de sentir

combien je vous aime, & qu'il en eſt peu pour l'exprimer! . .

*Mirepoix* qui part cette nuit, dans les mêmes circonſtances, à peu près, eſt venu me dire adieu; je n'ai pas voulu qu'il ſût combien je plains ſa malheureuſe Ducheſſe; il auroit deviné peut-être que je parlois de l'état de mon cœur en parlant de ce qu'elle doit ſouffrir. Il m'a appris que le Roi vient de donner le bâton au Comte *de Saxe*: je ne doute pas qu'il ne paroiſſe à tous les François bien digne de les commander. Je ſais d'ailleurs qu'il eſt votre Héros, & cela ſeul décideroit pour lui.

L'Angleterre trouve fort ex-

traordinaire, m'a-t-on dit, que d'un côté on lui demande quatorze ou quinze millions ; & de l'autre, une somme exorbitante que la Reine d'Hongrie exige sur le champ. Je sais bien pour moi que si les Anglois m'en croyoient, ils n'accorderoient rien, la paix seroit plutôt faite.

Vous devez un compliment au Comte *d'Esterre*, il a obtenu le Régiment du Duc de *Nivernois* ; & vous savez quels étoient les concurrents. Je vous enverrai tout ce que je pourrai ramasser de nouvelles ; je veux trouver un prétexte pour ne pas parler sans cesse de mon amour : mais parlez-moi du vôtre, & ne parlez que de

de vous ; vous suffisez à ma pensée, à tous les mouvements de mon ame. Ah ! Luzeincour, qu'il y a loin de Paris à Lyon, & de Marseille où vous êtes ! Hélas ! j'oublie que j'ai promis de n'en pas parler : grondez moi : j'ai tort ; ou ne prenez pas garde à ce que je dis. Vous faites le bonheur de ma vie en quel lieu que vous soyez ; vous le faites à chaque moment ; puis-je jamais trouver celui de me plaindre ? Que je suis heureuse d'aimer comme je vous aime !



## VINGT-NEUVIEME LETTRE.

*Ce Vendredi Matin.*

RIEN de plus tendre, rien de plus flatteur, mon cher Luzeincour, que la Lettre que je reçois, & que j'attendois avec tant d'impatience. Je disois à chaque ligne, qu'il est bien digne d'être aimé comme je l'aime ! & je ne cesse de relire.

J'ai, depuis hier, ma fille auprès de moi ; elle me servira de contenance ; il semble que par ses petits soins, elle veuille me faire entendre qu'elle cherche à remplacer ce qui me manque. Comme j'approuve votre conseil,

je me garderai bien de la laiſſer jamais entre les mains d'une Gouvernante qui lui parleroit des Anges & des eſprits follets, & lui apprendroit à craindre les diables & les loups-garoux. Je veux que ma fille penſe, qu'elle puiſſe juger des qualités de mon ami, qu'elle approuve le choix que j'ai fait, & quand elle le connoîtra tel qu'il eſt, qu'elle me remercie : mais pour être ſûre d'elle il faut l'écouter penſer ; j'ai dans la tête qu'il en eſt des ſuccès de l'éducation, comme des ſuccès dans les grandes maladies ; un avis donné, quand on guette le moment, fait plus d'effet que cent diſcours placés hors du

propos. Eh pour qui aurois-je des soins assidus ? elle est heureusement disposée à plaire, & destinée à nous aimer.

Pour étourdir mon ennui, je redouble d'ardeur pour la lecture : mais les distractions me sont funestes. Je ne puis cependant lire toujours des miseres ; & quand ce ne seroit que pour manquer à la parole que j'ai donnée à l'Evêque de Valence ; je lis actuellement *la Rochefoucaut*. En l'admirant presque toujours, j'avouerai qu'il m'impatiente quelquefois. Par exemple, quand il dit, de ce ton que vous lui connoissez, *la bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit*. Je crois entendre ce

qu'il veut dire : mais la grace peut-elle être comparée au bon ſens ? je vous demande pardon, M. le Duc : c'eſt au bon goût que j'en appelle ; je dis moi *la bonne grace eſt au corps ce que l'eſprit eſt au bon ſens* ; & je crois avoir raiſon ; Chevalier, jugez nous.

Vous ſaurez, pour peu que cela vous intéreſſe, que votre ancien Colonel ſe marie ; j'ignore à qui ; le mariage eſt arrêté. Tout le monde lui dit qu'à ſon âge il eſt fol de prendre une femme ; il répond froidement qu'il n'a que ſoixante & douze ans ; le *Grand Inutile* dit à ce calcul que c'eſt un air de jeuneſſe qu'il veut ſe donner.

Un Moine vint l'autre jour à l'audience du Contrôleur Général, il avoit une grande boîte sous son manteau. Quelqu'un demanda ce que c'étoit ; c'est un modele de machine nouvelle, de mon invention, qui, à défaut d'eau & de vent, fera aller les moulins par le moyen de la fumée. Un vieux Militaire répondit, eh morbleu, Pere, il n'y a rien de nouveau, c'est avec cela qu'on fait aller en avant les Bataillons. Ce discours n'auroit pas été bon à l'audience du Ministre de la Guerre : mais chez le Contrôleur Général il peut passer : vous en passeriez bien d'autres si je vous écrivois toutes les rapsodies que le *Grand Inutile*

vint hier me conter. Mais, quoi que vous en puissiez dire, tout cela vous amuse; cependant je m'en tiendrai là pour aujourd'hui, après vous avoir dit que vous avez bien raison d'être sûr, comme vous l'écrivez, de la tendresse la plus vraie & la plus vive. Je vous aime, mon cher Luzeincour, au de-là de toutes les expressions de la passionnée *Héloïse*, que vous me vantez tant.

# TRENTIEME LETTRE,

*Du 15 Avril.*

LE Ch** arriva hier à Verſailles, & je reçus à ſix heures votre détail, mon cher Luzeincour. Outre la ſatisfaction que j'ai de recevoir ſi exactement de vos nouvelles, j'aurai pendant deux jours un air d'importance & un vrai plaiſir d'être ſi bien inſtruite ſur *Villefranche* & *Montalban*, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner que tout ce que je ſais je le tiens de vous. Vraiment voilà ce qui s'appelle de la beſogne bien faite. N'en déplaiſe au Roi de Sardaigne & à ſon *Mathews*, nous

avons assez bien conduit notre petite affaire : vous y étiez, & vous voyez bien que cette affaire est la mienne. Je n'ose demander quels sont les morts & les blessés; je ne veux, pendant quelques jours, ne sentir que la joie de vos succès.

Vous ne me parlez point de l'Escadre de M. *Decourt*, vous savez pourtant que vous y avez un Rival : mais il n'auroit pas été généreux à vous de l'engager à vous parler de moi.

Vous comprenez qu'il n'est ici question que du départ du Roi. Celui-ci veut absolument le suivre; celui-là dit qu'on ne fera rien de bien s'il quitte le Roi d'un

pas ; c'est un beau mouvement. Malgré tous vos succès je vous aimerois mieux là ; la Flandre est plus près de Versailles.

Vous vous doutez bien que, du côté tout différent de la Guerre, il y a de grandes inquiétudes sur les arrangements de cette Flandre. Sera-t-on du voyage ? n'en sera-t-on pas ? On dit pourtant que tout est décidé, & que . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

En voilà beaucoup, me semble, en un jour ; hélas, vous êtes si loin de la Cour, qu'encore faut-il vous en dire quelque chose.

Je dînai hier avec *Fontenelle*, & vous devez deviner où je dînai ;

il disputoit contre *Menigal*; vous connoissez, je crois, ce Menigal; il a l'air d'avoir vingt-cinq ans, sa fille vient pourtant d'accoucher pour la troisiéme fois. Allez, Monsieur, vous n'êtes qu'un grand pere, lui a dit Fontenelle. Menigal lui répond, allez, Monsieur, vous n'êtes qu'un grand homme; & la Maitresse de la maison, mais, mais si on les laisse faire, ils en sont aux injures; ils vont se battre. Vous aimez sûrement tout cela.

Je ne ferai point de réflexion, s'il vous plaît, sur celle que vous faites à la fin de votre Lettre. Je ne croyois pas que pour vous avoir cité, en passant, cette *Héloïse* que vous citez si souvent, il dût

vous en coûter, ſelon vous, tout ce qu'il vous en coûte. Chevalier, vous êtes un mauvais plaiſant ; mais je ne veux pas me brouiller avec vous pour ſi peu de choſe. Revenez, & je jure de vous aimer tel que vous ſerez, quand même vous ne ſeriez rien.



## TRENTE-UNIEME LETTRE.

*Du 30 Avril.*

J'Avois tort, dans ma derniere Lettre, de vous desirer en Flandre; il me semble que vous faites assez bien la guerre de votre côté. Je n'ai pas encore vu le petit *la Carte*; mais il m'a fait tenir ce matin ma Lettre, sans savoir que ce fût pour moi. J'aurois baisé cent fois ce la Carte; il a manqué l'occasion, je crois qu'elle ne se retrouvera plus.

Dom Philippe, Luzeincour, le Prince de Conti, Villefranche, Montalban, tout cela, chacun dans son rang, roule dans ma tête. Je

me plais à imaginer que c'eſt vous qui faites tout dans votre Armée. Mais que dit le Roi de Sardaigne d'un ſi joli commencement de Campagne ?

Soyez bien aſſuré que je ne parlerai à ame qui vive de la circonſtance que vous me confiez. Vous dirai-je que, ſans trop m'y connoître, j'aurois gagé que.

. . . . . . . . . . . . . .

On commence à dire parmi les grands politiques, que le Maréchal de *Saxe* a eu tort de ne pas agir dans la précédente campagne, & qu'il a trop dégarni les autres Armées pour mettre la ſienne en état de faire de plus grandes

entreprises. J'ai entendu faire cette réflexion à un grand raisonneur; mais j'ignore s'il raisonne.

Je soupai avant hier à *Lucienne*; & sans faire semblant de rien, à propos de la derniere affaire, j'ai fait si bien qu'on parla de mon Chevalier. *Mme. de Vaudrimey* y étoit, & j'aime qu'on en parle devant elle quand il y a beaucoup de monde, parce que je suis sûre qu'elle n'en dira pas de bien, & sûre aussi que chacun à son tour prendra la parole pour dire ce qui en est. On en dit tant enfin que j'étois lasse de vos louanges; imaginez vous si la bonne *Vaudrimey* en étoit plus lasse encore que moi. Mais que diantre avez-

vous fait à cette femme ? je la regarde moi comme l'Avocat du diable qui ne sert qu'à assurer la canonisation d'un Saint ; & j'ai quelquefois envie de lui dire qu'elle augmente ma ferveur pour celui qu'elle veut détruire.

Il ne tiendroit qu'à moi de prendre l'air avantageux ; car afin que vous le sachiez, je fus trouvée fort jolie, & même fort aimable. A chaque moment d'amour propre, je me disois je voudrois bien qu'il fût là, puisqu'on convient que je vaus quelque chose ; convenez-en donc aussi, ou je donne pour rien le bien qu'on a dit de moi.

On veut me faire acheter une maison

maiſon ſur la Place Vendôme ; le quartier conviendroit aſſez à la Maitreſſe ; mais je ne ſais s'il conviendroit au Maître ; qu'on me permette d'attendre ſon retour. Je l'aimerois aſſez ; j'y vois un joli appartement pour ma fille, & pour le Gendre heureux qui ſera le mien ; un joli appartement encore pour quelqu'un qui ne ſera jamais mon Gendre, & qui eſt tout pour moi. J'entends déjà qu'on vient pour me rendre viſite. Où donc eſt Madame, car elle n'eſt point dans ſon appartement ? Peut-être eſt-elle chez Madame ſa fille ? Non. Elle eſt donc dans le cabinet de Monſieur ? Sans doute elle y eſt ; cela eſt bien

difficile à deviner ! Si l'on veut voir Madame on la trouvera toujours là, à moins que monſieur ne ſoit chez elle.



## TRENTE-DEUXIEME LETTRE.

*Ce Mercredi matin.*

JE voudrois bien qu'on m'expliquât un rêve que j'ai fait la nuit paſſée. J'étois dans une forêt qui me paroiſſoit immenſe ; chaque ſentier conduiſoit à un étang ; j'avois beau chercher à ſortir de la forêt je ne voyois qu'un étang. J'entendois cependant le mugiſſement de différentes bêtes qui m'effrayoit ; mes craintes augmentoient, quand j'ai vu deſcendre un bel oiſeau bleu, échappé ſans doute d'un conte de Fée ; il a battu des ailes, & s'eſt approché de moi ; j'ai d'abord reculé ; ah,

que j'avois tort ! Le bel oiseau venoit me délivrer de toutes ces vilaines bêtes prêtes à me dévorer. Vous avez, lui ai-je dit, une plume blanche au-dessous d'une plume noire qui semble m'avertir qu'il faut vous éviter. J'en étois là de mon rêve ; ma très-chere Belle-Mere m'a fait l'honneur d'entrer en réalité pour me parler, dès le matin, de mon éternel procès ; je voulois lui conter ce que j'avois rêvé ; elle n'y auroit rien compris ; je ne crois pas qu'elle sache seulement que vous portez une plume blanche à la boutonniere : mais elle doit savoir que les Procureurs & tout ce qui marche après eux, sont de vilaines

bêtes. La tête remplie de ces Messieurs, j'ai fait sans doute tout le rêve. Vous n'en serez point étonné, quand vous saurez que j'ai assisté deux jours de suite à un conseil établi en forme, pour prendre enfin un parti. Faut-il plaider ? Faut-il accommoder ? Je suis si lasse des indécisions que je me garderai bien d'en parler encore.

*Pont-de-Vaille* lisoit avant hier une lettre à l'Hôtel *Duras*, pleine de détails, de réflexions &c. après l'avoir lue il fit l'éloge de l'Officier qui lui écrivoit; cela ne me déplut point, parce que je distinguai l'écriture : mais dites-moi pourquoi, quand il me demanda

ſi je connoiſſois particuliérement le Chevalier de Luzeincour, je me mis à rougir comme ſi la queſtion étoit offenſante ? Je ne ſais d'où peut venir cette rougeur ; cependant, depuis ce moment, j'aimerai mieux rencontrer *Pont-de-Vaille* que tout autre.

Pour toute nouvelle, vous ſaurez que M. *Amelot* s'eſt démis des Affaires Etrangeres ; on dit qu'on verra bientôt des événements qui . . . . . . . . .
Je me ſoucie fort peu, dans le moment, de ce qu'on dit, car voilà une Lettre qui m'arrive de mon Chevalier.

Je vous reprends ; & c'eſt pour avouer que mon rêve étoit un ſot

de me donner de l'inquiétude à cause de la plume blanche du bel oiseau bleu. Vous me faites le plus grand plaisir de m'apprendre que vous songez à conserver la Croix. Il y a assez d'exemples pour vous autoriser à demander que le Grand-Maître vous permette de la porter. Les premieres impressions ont été faites à mon cœur avec cette Croix ; je la chérirai éternellement ; & je serai enchantée d'être Madame la Chevaliere, comme la Comtesse *de Mailli*, qui reçut, de la part d'une Présidente de sa Picardie, un compliment dans les formes, sur la Croix de Saint-Louis, accordée nouvellement au Comte de Mailli ; la

Présidente écrivit, *à Madame la Comtesse de Mailli, de présent Chevaliere de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, en Cour, près Paris.*

Je ne répondrai point aujourd'hui à toutes les questions que vous me faites ; mais demandez-moi si je vous aime, je répondrai bien vîte, oui.



## TRENTE-TROISIEME LETTRE.

*Du 20 Mai* 1744.

JE viens, mon cher Luzeincour, tout en m'éveillant, vous allez croire que c'eſt de m'entretenir avec vous ; c'eſt bien autre choſe! Je viens de ſigner l'accommodement de mon procès. Faites-moi votre compliment, & recevez le mien ; car vous auriez eu à ſuivre dix ans cette affaire ſans en venir à bout. Vous conviendrez que c'eſt aſſez de prendre une femme ſans prendre un procès. Je n'ai plus à m'occuper que de mon bonheur, je ne m'occupe que de vous. Mes projets, depuis que je vous aime,

s'enchaînent d'une façon ſi ſatisfaiſante, que je ferois injure à mon étoile, ſi j'oſois douter du ſort heureux qu'elle m'annonce. Ce que vous m'écrivez d'aimable & de tendre ſur tout cela eſt gravé bien avant dans mon cœur : mais comme diſoit M^me. de Sévigné, *il ſera le mois de Juin tant qu'il plaira à Dieu ; je crois que le mois d'Août ſera encore plus long.* N'en parlons pas aujourd'hui, ne parlons que du calme qui va ſuivre l'accommodement de mon procès : mais devois-je prononcer devant vous le mot de calme ? Au moment que j'en parle, vous êtes peut-être à cheval depuis le commencement de la nuit pour n'en

descendre de tout le jour. Quelle différence de condition ! Je suis jalouse du bonheur qu'avoient les Dames de Chevalerie ; elles suivoient par monts & par vaux leur Chevalier. Vous me trouverez ridicule, n'est-ce pas ? Eh bien moi je trouve fort bon tout ce qui exprime ce que je sens.

A propos de Chevalerie. *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle s'y mouille*, disoit ma pauvre Tante, qui toute sa vie confondit comme *Sancho*, un proverbe dans l'autre. Cela veut dire, qu'à force de mettre l'épée à la main, ce fou de *Ruperval* vient d'être tué par un vieux Militaire qui n'aime point les jeunes plaisants. Or donc

Messieurs ses freres, qui, comme lui, avez de la facilité à tenir d'assez mauvais propos, soyez mieux que lui sur vos gardes. De vous à moi, la perte est légere ; & je ne vous en parle que pour que vous sachiez tout ce qui se passe.

*La Carte* vient d'être fait Brigadier, uniquement pour m'avoir apporté votre lettre ; il ignore que c'est à cette lettre qu'il doit son grade, mais cela est sûr.

Vous ne serez pas fâché d'apprendre aussi que votre *Bissi* vient d'avoir le Cordon en Flandre. Le Cordon bleu ne siera pas mal à son air de tête.

J'apprends à jouer au *Reversi*,

& je veux à votre retour en savoir autant que toute l'Isle de Malthe. Le Chevalier *de Chabrillant* assure qu'il est impossible de ne pas haïr, au moins pour un moment, quelqu'un qui fait gorger un *Quinola*; je vous attends, venez jouer avec moi, faites gorger, forcez le Quinola, & je gage que Chabrillant aura menti.

*P. S.* Que je vous conte ce qu'on vient de me conter dans le moment. Les deux Duchesses rivales eurent hier une scene des plus vives. Il s'agit de quelque préférence sur le service de la Reine. La petite Duchesse a dit en sortant, pour cette fois-ci, Madame, mon intention est bien

de ne pas céder ; le Roi aura la bonté d'en décider, je vais écrire en Flandre. L'autre, du plus grand ſang froid, a répondu en chantant ſur le ton de Roland, *nous écrirons auſſi.* Vous croyez bien que les rieurs ont été pour le chant de Roland. Mais, Chevalier, par l'intérêt que vous devez prendre à l'une des deux ; conſeillez leur donc de ne pas rendre ſi public leurs petits démêlés. Je vous entends dire *mauvaiſe plaiſanterie.* Après m'avoir grondée de la mauvaiſe plaiſanterie, je voudrois bien que vous puſſiez me battre.



## TRENTE-QUATRIEME LETTRE.

*Du premier Juin* 1744.

VOUS m'embarraſſez beaucoup avec ce portrait que vous voulez que je faſſe partir. La copie de *la Tour* eſt aſſez bien : mais *Venevaux* m'a donné un air pincé dans ſa miniature ; cet air, je l'eſpere, n'aide pas à me faire reſſembler.

Bien obligée aſſurément de l'hiſtoire de l'Enfant de Madame d'*Ablon*. Ne conviendrez-vous pas qu'un Peintre qui peignoit ainſi, tous les quinze jours, l'enfant chéri de ſa tendre mere, devoit faire à la fin ce portrait ſans y

penſer, comme on forme ſon paraphe ? Cette hiſtoire de peinture me rappelle celle d'un Gentilhomme de ma famille qui avoit apporté de Périgord le portrait de ſon Pere en pied, auſſi ridiculement peint que peut l'être un *Dom Quichotte* dans ſon armure. Son cher fils eut beſoin, pour orner un ſallon, de trois deſſus de porte; il n'y fut autre choſe que de couper feu M. ſon Pere en trois. La tête repréſentoit ſans doute avec fierté. Je vois d'ici le bel effet d'un eſtomac cuiraſſé & bardé d'un grand Cordon, vis-à-vis ſes jambes bottées. Je n'ai jamais vu tout cela; mais je ne ſaurois y penſer ſans rire, en dépit du

du respect que j'ai toujours eu pour mes parents. A propos de ce Portrait dont je parlois un jour à Madame *de Kercado*, elle me dit qu'elle avoit vu juger en Bretagne un procès fort singulier. Un Baron de la Province avoit une femme, & cette femme ne vivoit pas avec lui comme elle vivoit avec beaucoup d'autres. Le Mari ne s'en plaignit jamais ; mais pour qu'on ne le soupçonnât pas d'ignorer ce qui en étoit, il fit aussi décorer un Sallon ; sur la porte étoit écrit, *Le Sallon des pendants contraires*. D'un côté il avoit mis en regard la Sagesse & la Folie ; vis-à-vis, la Paix & la Guerre ; & dans le fond, *Lucrèce* & le portrait

de Mme. la Baronne. La Baronne consentoit fort à représenter en peinture avec la chaste Lucrece, mais elle vouloit qu'on effaçât l'inscription. Ce qui m'en fâche, c'est que Madame de Kercado n'a jamais pu me dire qui gagna du Baron ou de la Baronne.

Oui sans doute, je le signerois; & toujours avec un nouveau plaisir. Vous ne comprenez rien à ce que je dis là, je le crois bien. Le Grand-Prieur prétend qu'on devroit graver un cartouche pour la commodité des Amants de bonne foi. Ce cartouche épargneroit la peine d'écrire tous les jours la même chose: il diroit, en grosses lettres, *Mon cœur*,

*tendrement épris de l'objet qu'il aime, ne s'occupe que de son objet, & je jure de l'adorer toujours*. Signé tel ou telle. *Tressan* prétend lui qu'un pareil cartouche renouvelleroit à chaque instant l'histoire de *Ninon, le bon billet qu'a la Châte*. Je suis de l'avis de Tressan, sans être de l'avis de Ninon.

Je sais à n'en pas douter que la rupture de *Saint-Frêne* est exactement vraie ; je l'ai surpris marmottant le refrain d'une ancienne Chanson qui dit : *Vous soupirez, mon cœur, au nom de l'infidelle ! Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?* Les Chansons qu'il remâche annoncent toujours l'état présent de son cœur. Vous souvenez-vous

de *la belle dedaigneuſe* qui nous apprit, malgré elle, qu'elle alloit aimer *Saint-George*, en chantant entre ſes dents, *J'en ferai la folie, ſans doute, j'en ferai la folie.* Eh bien ſa folie n'a point été ſi folle; elle aime Saint-George; elle l'épouſe, elle l'adore, elle en eſt adorée. En vérité, il manque bien peu de choſe pour que ſon hiſtoire ne ſoit la mienne.



## TRENTE-CINQUIEME LETTRE.

*Du 10 Juin 1744.*

J'AI été enchantée du petit conte de vos deux Moines. Quand vous m'écrivez ſur ce ton là, je préjuge que vos fatigues ſont moins fortes puiſque vous vous livrez à la plaiſanterie. Je voudrois ramaſſer moi, tout ce qui peut dans le courant fournir quelque choſe; mais il en eſt des récits amuſants, comme des autres plaiſirs, & *Quinaut* a raiſon, *les plaiſirs d'un ſort tranquille ne cherchent point qui ne les cherche pas*. Je veux, à propos d'Opéra, vous faire une confidence qui ne ſera, je vous prie,

que pour vous. J'aime la Musique de *Rameau* autant que je la détestois il y a un an. J'ai voulu examiner sans prévention qui avoit tort de vous ou de moi. Je ne connoissois point *Dardanus*, & je suis inconsolable de ne l'avoir entendu qu'à sa derniere représentation. Sans fadeur, je crois, si je l'avois connu plutôt, que je n'en aurois pas manqué une. Il y a sur-tout, une scene, un *Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire* ! Chevalier, vous avez bien raison : je demande cependant la permission de n'aimer pas tout au long un Opéra de *Rameau* comme un Opéra de *Lulli*. Mais il n'est pas question d'Opéra. Ce pauvre petit Baron qui perdoit

ici *tant* d'argent, avec *tant* de graces, qui avoit *tant* d'envie de plaire, qui ne ſavoit jamais un mot de ce qu'il diſoit, *tant* il vouloit dire de choſes à la fois. Ce *tant* joli Baron enfin, nous venons de le tuer dans une ſortie: je l'ai pleuré, & je vous prie de le pleurer auſſi. *Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir, Fais-toi des Ennemis que je puiſſe haïr.* Le Grand *Corneille*, je crois, feroit étonné d'avoir fait ces deux vers pour le petit Baron & pour moi.

Votre réflexion ſur la derniere nouvelle que vous m'avez mandée, m'ouvre l'eſprit d'une façon ſinguliere. Vous me faites voir en plein jour ce que je ne voyois

que confuſément. Que j'aime à réfléchir avec vous ; & que vous aimez tendrement ſi vous aimez comme j'aime !

*P. S.* En reliſant ma lettre, je trouve, ſans en être ſurpriſe, le même mot quatre fois dans cette phraſe ; je n'effacerai rien, pourquoi ſe refuſer au plaiſir de le répéter ſans ceſſe ?



## TRENTE-SIXIEME LETTRE.

*Le* 15 *Juin* 1744.

SAVEZ-VOUS où vous êtes à préfent ? Si vous le favez vous me ferez plaifir de m'en dire un mot, afin que je monte mon imagination fur tel ou tel endroit. Dans l'incertitude je lui mets la bride fur le col ; il faut bien qu'elle vous joigne en quelque coin du monde ; & fi elle ne va pas précifément où vous êtes, elle vous verra au moins où je voudrois que vous fuffiez.

Je me plaignois autrefois des gens à diftraction ; parce que j'imaginois que c'étoit un air qu'on

vouloit ſe donner. Je ne comprenois pas que ſans affectation on pût être à mille lieues de ce qui ſe diſoit. Je fais réparation d'honneur à beaucoup d'honnêtes gens que j'ai offenſés dans mon opinion, & je conviens qu'il m'arrive ſouvent, quand on me croit à Paris, d'aller chercher ma penſée égarée en Piémont. Le moyen qu'elle revienne de ſi loin pour répondre à propos ! Voyez le beau plaiſir de vous aimer ; depuis cinq mois que je m'en ſuis aviſée, vous ai-je vu trois ſemaines de ſuite ? C'eſt à Fontainebleau, c'eſt en Normandie, c'eſt à l'Armée : oh pour moi, ſi cela continue, je planterai tout là. Hélas ! je mourrois de

vous entendre tenir un tel discours ; quelle injuſtice donc de vous parler ainſi !

Votre Abbé de *Rotelin* vient de louer une maiſon à quatre lieues de Paris. Nous l'avons été voir enſemble. Je ne la donnerois pas, cette maiſon, pour Verſailles, Trianon, &c. ; c'eſt le plus joli champêtre, le ſéjour le plus délicieux ; point de ces jardins plats tirés à quatre épingles, de ces ſottes figures qui vous offrent des fleurs ſeches comme des pierres qu'elles ſont ; de ces petits enfants mal élevés, comme dit la Comteſſe *de Saiſſac*, qui montrent leur cul croyant parer un parterre. Mais des allées ſans ſavoir où elles vont,

de la vue, point de vue, des recoins à cent lieues de l'univers, de l'ombre, du murmure, de toutes ces beautés enfin qui font tant de bien à l'ame. L'Abbé doit me prêter sa maison le Printemps prochain ; demandez-moi la permission d'y venir, peut-être voudrai-je bien vous y recevoir.

Si vous croyez, Monsieur le Chevalier, qu'il n'y a que vous qui ayiez de l'esprit, je vous demande pardon. J'ai été invitée à entendre, par un petit trou, ce qui se disoit à l'Académie. De plus j'ai reçu un livre nouveau de la part d'un Auteur de votre connoissance ; je vous en rendrai compte quand je vous verrai. Ne

me donnez pas le remps, je vous prie, d'oublier ce que j'ai envie de vous dire.

Pendant que je ſuis dans l'eſprit, je vais vous envoyer une petite brochure un peu crottée. J'ai, comme vous ſavez, une grande averſion pour les bagatelles quand elles ne ſont pas bien écrites ; il faut badiner avec grace, ou prendre le ton ſérieux. La brochure que je vous envoie étoit couſue avec une hiſtoire qui m'a révoltée dès la troiſieme page ; je la liſois par malheur ſur mon balcon, & dans une phraſe qui m'a ſoulevé le cœur, j'ai tout jeté par la fenêtre. J'ai penſé dans l'inſtant que ma petite brochure *n'en pouvoit*

*mais*, & vîte j'ai fait recourir après. J'ai séparé le bon du détestable. *Tant y a*, que ma brochure est crottée, & tout en faisant mon paquet, j'ai fait aussi des réflexions; voilà deux ouvrages différents, ai-je dit, que le hazard a réunis; falloit il, &c. &c. &c. La moralle me meneroit trop loin, j'aime mieux me livrer au sentiment. Je vais donc bien vîte, vous dire, mon cher Luzeincour, qu'il est sûr qu'on n'a jamais aimé comme je vous aime.

Cette Lettre est écrite à huit heures du matin; & depuis, la Marquise de *** est venue me demander du Thé pour causer un quart d'heure. Elle me disoit avec

ſa vivacité & ſon naturel charmant : en vérité, ma chere Comteſſe, on a beau prêcher, il faut un peu d'amour pour être heureux en ce monde. Je conviens que pour les autres on eſt plus aimable avec ſa liberté ; mais pour ſoi-même quelle différence ! Quand j'aimois , & vous ſavez que j'aime comme une folle, on me trouvoit par-tout inſupportable. A préſent on me deſire , parce que mon eſprit rit toujours, mais mon cœur s'ennuie à périr. Voulez-vous que je l'amuſe ? a dit légérement le grave Comte de * * * qui s'eſt trouvé là par malheur. Oh non ; mon ami : es-tu fait pour l'amour? tu es trop conſéquent, trop ſolide ;

il faut pour aimer, tant que le jour dure, ne ſavoir ce qu'on dit, & encore moins ce qu'on fait. Là deſſus la Marquiſe part. Bonjour, mon cher Luzeincour, il eſt donc décidé par ſon diſcours que je ne ſais pas plus ce que je fais que ce que je dis.



TRENTE

## TRENTE-SEPTIEME LETTRE.

*Du 22 Juin.*

VOILA enfin mon Portrait ; quel imbécille ! Il ne changera ſeulement pas de viſage en vous voyant ; il aura le même qu'il avoit chez le Peintre ; la belle Idole ! Mais à propos, Monſieur le Chevalier, vous êtes un impertinent : il faut avoir grande idée de ma diſcrétion, pour répondre à mon ſallon des Contraires, *qu'il n'y avoit que cette façon là de trouver un pendant à Lucrece.* Pour ne pas vous gronder plus long-temps, car cela me coûte, je veux vous dire que la Reine eſt venue de

Verſailles ſouper à *Trenelle* ; elle avoit eu la bonté de permettre que je m'y trouvaſſe ; vous croyez bien qu'on y parla du Prince *de Conti*. Tout ce qu'on diſoit de ſon Armée me faiſoit monter certaine rougeur au viſage, dont perſonne ne s'appercevoit ; & quand on l'auroit obſervée y auroit-on connu quelque choſe ?

Vous prenez votre temps, on ne peut mieux, pour me demander des nouvelles du *petit Préſident* ; j'ai vu un détail de l'affaire de *Viſſembour*, où il eſt beaucoup parlé de lui. Le Régiment de *Champagne* y a fait des choſes admirables. Nos ennemis ſont obligés d'avouer tous les jours eux-

mêmes que notre Nation eſt une jolie Nation, & je ne m'étonne pas que les François tournent tant de têtes. Je voudrois pourtant qu'ils ſongeaſſent quelquefois qu'il eſt inutile de s'expoſer ſans néceſſité.

Quand je vous demanderois votre Portrait ; à quoi bon ? Mon imagination me ſert mieux, ſûrement, que ne feroit le meilleur Peintre ; vous n'en avez que de très-mauvais où vous êtes ; car je n'ai jamais vu que de ridicules Tableaux de *la Belle Madelonne* & de *Pierre de Provence.* Le jour que vous m'avez quittée, c'étoit pour aller en Provence ; ma premiere douleur a frappé là : ſoyez

à Villefranche, à Nice, ou ailleurs; tout est Provence pour moi; elle fait le malheur de ma vie. *Qu'elle passe donc cette vie tant qu'elle voudra, & même le plus vîte qu'elle pourra. Voilà ce que vous me réduisez de souhaiter avec votre chienne de Provence.* Vous gageriez que ce discours est de moi, point du tout; je l'ai lu en me couchant, mot pour mot, dans Madame *de Sévigné*; car elle avoit aussi sa chienne de Provence; il est bon de vous en avertir; vous gronderiez si c'étoit moi qui eût parlé. . . . . . . . . . Croiriez-vous que j'aimerois mieux m'entretenir avec vous qu'avec ma Belle-Mere; elle m'arrive; en voilà pour le reste de la

journée. Je vous embrasse bien vîte, mon cher Luzeincour; elle n'en verra rien, car j'aurai cacheté avant qu'on l'ait annoncée.



## TRENTE-HUITIEME LETTRE.

*Du premier Juillet* 1744.

MON DIEU, Chevalier, que votre derniere Lettre eſt bonne, qu'elle eſt folle, quelle eſt aimable ! On eſt heureux d'être détaché, pour quelques heures, de certaine groſſe raiſon ; car vous conviendrez que vous aviez dîné en liberté quand vous vous êtes mis à m'écrire : ce n'eſt pas que je m'en plaigne, Dieu m'en préſerve ; j'ai trouvé dans votre déraiſon plus de tendreſſe, plus de preuves de belle ame que jamais. Vous m'avez donné envie de m'enivrer quelquefois ; j'attendrai, ſi vous le

voulez bien , que ce soit avec vous ; car j'ai remarqué qu'assez souvent l'ivresse, je dis la jolie ivresse, dépend de la certitude où l'on est des moments aimables qui suivront les moments où l'on est à table. Je vous dis que je veux m'enivrer ; une pointe de vin rend toutes les graces de la plus vive jeunesse, imagination brillante, idées folles : mais halte là ; si l'on passe cette délicieuse pointe, on vieillit de quarante ans, on rabache, on rit hors de propos, on ennuie enfin ceux qu'on amusoit. Mais qu'on m'explique comment l'ame, l'ame que nos Docteurs. . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et s'il est vrai que les facultés de cette ame ne tiennent pas à celles de la machine humaine, pourquoi a-t-on moins de génie sur la fin de ses jours que dans la jeunesse? Je me perds dans toutes mes questions ; cependant mes idées contrarient la façon dont on veut que je pense là-dessus ; si j'en parlois plus long-temps j'alarmerois la gravité de Madame *de Hauterive* qui me reprochoit, chez l'Abbé *Nollet*, de friser le Matérialisme ; elle devroit en conscience, puisqu'elle s'y connoît, m'expliquer de quoi il est question.

Je vous embrasse tendrement, mon cher Luzeincour, & je voudrois bien me mettre à table dès ce

ſoir avec vous : je vous dirois, à juſte titre, que vous êtes mon *** comme votre Marquiſe le diſoit à ſon Baron Grivois. Je hais, cependant, tous les petits noms ; ils paroiſſent toujours ridicules à ceux qui ne les prononcent pas, ou pour qui ces noms ne ſont pas prononcés. La qualité de mon ami, ſon vrai nom, dit tout, ſelon moi, & c'eſt en le prononçant ſans ceſſe que je veux m'enivrer. Mais après tout, pourquoi chercher à troubler ma raiſon ? Plus je la conſerverai ſaine, & plus je compterai de motifs pour aimer mon Chevalier.



## TRENTE-NEUVIEME LETTRE.

*Du 13 Juillet.*

LEs voilà bien avancés, je parle de vos deux Cousins ; ils ont enfin déshonoré une femme aimable, & brouillé deux familles. L'un a un grand coup d'épée au travers du corps ; c'est vôtre ancien Camarade ; l'autre a passé en Prusse ; & de-là sans doute, il écrira des horreurs pour se justifier en augmentant ses torts. Voilà donc les hommes ; ils feroient ce qu'il y a de plus fol au monde, si les femmes n'étoient encore plus folles qu'eux. Rien n'est si aisé que de moraliser ainsi, la Veuve,

quand on a son cœur aussi bien logé qu'est le vôtre : mais tout le monde loge le sien, de gré ou de force ; & sait-il, ce cœur, ce qui peut en arriver après ?

Je vais aujourd'hui à la Comédie ; on joue cependant une Piéce qui me déplaît ; je ne la nommerai pas, parce que l'Auteur pourroit être de vos amis. Il me semble que les nouveaux faiseurs de Tragédies ne font que des vers montés sur des échasses, pour être, en les récitant, poussés avec des porte-voix. Je ne rendrai point ce que j'essaie de dire là ; mais les vers boursouflés me rappellent, quand j'en entends, certains Campagnards qui ont retenu quelques

mots du grand uſage, pour les placer à tout propos, ainſi que votre voiſin de Normandie, qui diſoit *les puiſſantes vertus des Seigneurs vos Ancêtres ſont un ſublime ſouvenir à ma génération.* Encore une fois, je ſuis révoltée de la différence de nos anciens Auteurs aux Auteurs d'aujourd'hui. Je dirois, me ſemble, dans certaines ſituations, tout ce que dit Monime, Berenice, & mon cœur : mais avec les Princeſſes modernes je reſte en chemin.

A propos de Comédie, j'ai été voir jouer la Troupe de l'Hôtel de ***; ſoyez bien aſſuré que rien au monde n'eſt plus ridicule; Amants à congédier; Princeſſes

monotones ; Tyrans dégingandés. *Prévalon*, sur-tout, qui se pique des premiers rôles, a tout l'air d'un Romain dans la petite piéce; & dans le Tragique, du plus mince Officier de Milice. La folie de jouer la Comédie augmente chaque jour, & a remplacé la folie des convulsions. Un soldat de six pieds, de la Compagnie de *Kol*, lui demanda, ces jours passés, la permission de raser sa moustache pour jouer *Zaïre*. Ce petit badinage ne coûte rien à la Compagnie de M. le Marquis, parce que les Tambours & le Fifre jouent à la place des Violons. La Troupe de l'Hôtel de *** a un très-bon Orchestre ; mais elle ne vaut pas

mieux, je gage, que la Compagnie Suiſſe qui joue Zaïre & du fifre. Malgré ce que j'en dis, j'y retourne, Mercredi, à l'Hôtel de ***. Que faire les jours que je n'attends point de Lettres de Piémont? Et ſi je ne puis parler de vous, j'aime autant entendre une mauvaiſe Comédie qu'autre choſe. Les Cœurs & les Têtes ordinaires ne comprendroient jamais le plaiſir que je trouve à n'avoir point de Confidents de mon bonheur. J'aime mon Chevalier; il eſt vrai que je ne parle de lui à perſonne, mais c'eſt à lui-même que j'en parle ſans ceſſe; c'eſt à lui que je dis, l'Univers entier n'eſt rien pour moi, & vous feriez

tout pour cet Univers, s'il vous voyoit comme je vous vois. Ah! Luzeincour, que je sais gré à mon cœur d'être plein de tout ce qu'on doit sentir en vous aimant!



## QUARANTIEME LETTRE.

*Du 26 Juillet.*

Je ne vous en ai rien dit, mon cher Luzeincour., mais depuis deux jours j'ai eu des inquiétudes qui m'ont changée à ne pas me reconnoître. Ma fille a été dangereusement malade ; une fiévre ardente & des douleurs de tête insupportables ; ses maux, sa douleur, & ses petits raisonnements, chaque instant me perçoient le cœur. Promettez-moi de n'être jamais malade ; je suis trop sensible ; en vous adorant, je ne vous serois bonne à rien. Il est dans la vie des jours bien accablants ! Ma tête n'y

n'y étoit plus, ma fille se mouroit; & mon Chevalier étoit absent. Hélas! l'est-il moins? Mais enfin ma fille m'est rendue, & mon vrai ami viendra me rendre ce qui manque à mon bonheur. J'étois d'autant plus embarrassée pendant sa maladie, que la grande *Sophie*, dont j'aimois l'humeur & certain je ne sais quoi qui fait les graces du service, eh bien, cette Sophie n'est plus à moi; j'ai été obligée de m'en séparer, parce qu'elle avoit le cœur pris dans ma maison; les discours, l'exemple, que sais-je moi? En vérité, je ne le dis qu'à vous; mais je crois que la maladie de ma fille étoit, pour moi, une punition du Ciel. Falloit-il

renvoyer Sophie parce qu'elle a le cœur tendre?

Je relis votre Lettre ; la réflexion que vous faites sur l'empressement qu'on aura à venir mourir de faim chez les heureux époux, & faire l'éloge de leur bon naturel, m'a beaucoup divertie ; & je me prête de grand cœur à dire à nos amis, prenez tout, mes enfants, nous n'avons rien. Essayez, Chevalier, & vous verrez que plus on réfléchit sur la sottise, sur l'avarice de la plûpart des gens opulents, & plus on doit souhaiter de ne l'être pas. Souhaiter est peut-être trop fort : mais on peut fort bien se dédommager de ne pas jouir d'un si gros revenu.

Je suis sûre d'avoir lu, je ne sais où, que si nous entendions nos vrais intérêts, nous prendrions plus de peine à éloigner la fortune, que nous n'en prenons pour être riches. J'ai une singuliere disposition à me convaincre de cette vérité, pour en faire un agréable usage.

A propos de cela, je veux que vous sachiez, & le dire à tout le monde, que *Fonsfiere* vint me voir hier ; & sans me parler d'un service essentiel qu'il rendit anciennement à feu mon mari, il me dit d'un air d'amitié, mais de ces airs qu'on ne voit pas communément ; Mme. la Comtesse, tout le monde dit, je suis votre

serviteur ; cela est bientôt dit ; mais je suis le vôtre plus que tous ces gens-là ; mettez-moi à l'épreuve ; vous avez sûrement besoin de cinquante mille francs au moins, pour accommoder votre procès. Faites-moi le plaisir de les emprunter de moi pour cinq ans, pour dix ans ; je serai payé des intérêts par la satisfaction que j'aurai de savoir que votre procès est accommodé ; & je serai réellement très-fâché si, dans cette occasion, je ne puis vous être bon à rien.

Trouvez-moi, Messieurs de ce siecle, des gens comme cela. En vérité Fontsiere a été pénétré de douleur quand je lui ai dit que

je n'avois besoin de rien, & si pénétré, que je ferois tentée de faire des dettes pour lui faire plaisir. Mauvaise plaisanterie à part, les hommes serviables, quand ils n'ont point de prétentions comme celui-ci, sont introuvables ; aussi n'en faut-il pas chercher : mais, je vous prie, tant que nous vivrons, aimons Fontfiere de tout notre cœur.

Je n'ai pas voulu vous parler de la maladie de ma fille, qu'elle ne fût hors de danger ; car une de mes délicatesses, & qui vous fera juger si je crois être aimée de vous ; c'est d'éviter, autant qu'il m'est possible, d'avoir le plus petit chagrin. Je me dis

dans l'occasion, non, je ne veux point m'y livrer, car si Luzeincour alloit le savoir, il en auroit aussi.

## QUARANTE-UNIEME LETTRE.

*Du 25 Juillet 1744.*

Je veux vous conter bien vîte une aventure, qui sûrement sera de votre goût ; mais je ne sais par où m'y prendre. Je ne suis pas bégueule, & me voilà pourtant fort embarrassée de vous avoir annoncé ma petite histoire ; il faudra bien s'en tirer ; vous m'aiderez, & si je rougis en la racontant, vous n'en verrez rien, dont bien me fâche.

Ah ! Dieu, vous êtes blessé ? je l'apprends, & je suis à deux cents lieues de vous. Ne me trompez-vous point ? La blessure

est-elle légere ? Souffrez-vous ? Etes-vous inquiet ? Que je suis inquiete & que je souffre ! Mais passerai-je la journée sans recevoir de vos nouvelles, mon cher Luzeincour ? Ecrivez-moi bien vîte. . . Si votre blessure, ah ciel ! . . . . . Mais non, elle n'est point dangereuse : *Tirconel* a dit que ce n'étoit rien. Ce n'est rien, vous dis-je ; votre sang est pur comme votre ame. Je vous dis encore une fois, que dans deux jours vous monterez à cheval : vous savez que je m'alarme aisément, & cependant je suis tranquille. J'aime *Beaulieu*, je chéris ses soins auprès de vous ; que je voudrois les prendre moi-

même ! Mon chere Beaulieu ; conſervez votre Maître ; ſi vous ſaviez comme il eſt le mien, comme il eſt digne de l'être, que vous l'aimeriez, & que je vous aimerois ! . . . . . On m'apporte votre ſeconde Lettre ; je vous dis que vous êtes fort bien, cette Lettre le confirme ; vous dormez, vous n'avez point de fievre ; mais quand pourrai-je vous voir ?

QUARANTE-DEUXIEME LETTRE.

*Du 27 Juillet.*

JE viens enfin de parler à *Tirconel*, il connoît votre blessure, il en plaisante. Ah! comme je regardois ces yeux qui vous ont vu il n'y a que quelques jours. Puisque mes craintes sont cessées sur votre compte, je vais gémir à présent sur le sort du Bailli de *Givri*; on perd assurément un grand Général, & tout le monde sait ce qu'il pensoit sur votre avenir. Vous voulez que je ne parle plus de votre blessure; j'obéis, & c'est une consolation pour moi d'obéir, n'en parlons plus.

Avois-je besoin d'un souper ennuyeux, pour me faire ressouvenir que je suis à deux cents lieues de vous ? Imaginez-vous que votre triste Comtesse me pria hier à souper avec ma plus triste Belle-Mere ; elle savoit que je n'étois pas engagée ; je n'eus jamais l'esprit de dire, il m'est impossible d'avoir cet honneur-là ; une sotte même l'auroit dit ; & comme une bête je donne ma parolle de m'aller ennuyer. La Belle-Mere marche toujours avec ses Gentilshommes de la manche ; l'un ne fait rien & parle de tout ; l'autre fait tout & ne parle de rien ; convenez qu'il y a beaucoup à gagner avec ces deux gens-là :

Perſonne ne dit un mot qui eût rapport à vous ; qu'on m'y rattrape ; au moins, chez notre Cardinal je trouvai Vendredi paſſé à qui parler ; l'Archevêque de Narbonne jouoit quelquefois aux échecs avec le Chevalier de Luzeinçour, vous ne le connoiſſez peut-être pas, Madame, c'eſt le plus aimable homme de nos jours. Mme. *d'Alencey* en a été folle pendant cinq ans, je ne m'en étonne pas, il tourneroit la tête à plus d'une prude. J'étois prête à lui dire, hélas, Monſeigneur, je ne ſuis rien moins que prude, & je puis me vanter d'avoir la tête tournée autant que tête puiſſe l'être.

Je menai hier votre Camarade de voyage voir les médailles de l'Abbé de *Rotelin*, ce Cabinet que vous trouvez si beau & qui m'ennuie pourtant à bailler. Savez-vous quelle a été la plus belle réflexion du Camarade ? Je vois, Messieurs, avec étonnement, que du temps des Romains il y avoit autant de différence d'un nez à l'autre, qu'il y en a du nez de Mme. la Comtesse au mien. Voilà une note bien utile pour l'Académie, où il prétend entrer en dépit du bon sens & de ceux qui la composent.

Je rencontrai là l'Abbé *S. Cat*, qu'on nous a renvoyé de Beziers; Vous vous accommoderez fort de

cette espece de demi-Prélat, & vous trouverez qu'il n'a pas perdu son temps à respirer l'air du pays. Ses chers Parents n'ont pas tous ici l'avantage de lui plaire ; à ce qu'il dit ; le Beau-frere, lui tracasse la cervelle. Eh quoi ! cet homme, il parle sans cesse contre sa pensée ; il est mon parent & fort aimable ; je le veux : mais toujours pendule mal montée ; l'aiguille montre quatre heures, la sonnerie dit cinq. Je vous dis, que vous aimerez sa vivacité. Il me disoit à moi en particulier : je me mange l'ame quand je suis chez votre vieille Tante ; cette femme, elle ne dit mot, & je rencontre toujours chez

elle les mêmes *végétants* qui ne disent pas mieux.

Après avoir avoué tout à l'heure, que j'ai la tête tournée, croirez-vous que j'ai rêvé ; non, vous ne le croirez pas. Mon Dieu, ce que c'est que le physique d'une pauvre machine comme la nôtre ; j'ai rêvé . . . je sens certain bouleversement & tout ce que peut sentir d'extraordinaire, j'ai rêvé . . . quelle folie à moi, quelle absurdité d'avoir rêvé cela ! Enfin je le dis aujourd'hui & depuis quinze jours je n'ai osé le dire : mais je veux que vous sachiez tout ; j'ai rêvé que je ne vous aimois plus. Le bon train qu'a fait mon cœur en

s'éveillant ; car vous comprenez qu'avec un tel rêve, mon ame agitée ne m'a pas laissé dormir. Eh bien, après cela, je ne serois point étonnée de rêver que *Saint-Nolin* est devenu aimable, & que Luzeincour est aussi sot que Saint-Nolin. Mais laissez-moi m'éloigner de ce monstre de rêve, & vous dire, mon cher Luzeincour, que jamais on ne sentira ce que m'inspire la tendresse & la certitude de vos sentiments, c'est vous dire qu'on n'aimera jamais autant que je vous aime. Je m'embrouille je crois, en cherchant l'expression; mais doit-on desirer un discours suivi dans un moment où l'égarement est si précieux?

QUARANTE-

## QUARANTE-TROISIEME LETTRE.

*Du 30 Juillet.*

J'AI été faire mon compliment ſur la mort du *Beauveau.* Je croyois qu'en pareil cas on n'en recevoit pas ; point du tout , j'y ai trouvé toute la France; & pour mon malheur, le funeſte *Montbuiſſon*, qui vient toujours me chambrer, ſous prétexte qu'il eſt proche parent d'un de mes plus éloignés Parents. Mais j'y ai vu votre bon homme d'Oncle, à qui j'ai demandé comme il fait pour paſſer les années ſans qu'il y paroiſſe. Comment ? je ne ſonge jamais à l'âge que j'ai ; rien ne vieillit tant que

de ſe rappeller qu'on n'eſt plus jeune. Point de chagrins, point d'inquiétudes, & nous ſommes immortels. Point d'inquiétude ! que ce mot eſt bien dit. Au moment que je vous parle, je ſuis comme étoit M^me. de Sévigné, lorſqu'en écrivant elle penſoit que M^me. *de Grignan* voyageoit par eau. *Ce Rhône*, lui dit-elle, ma fille, *ce Rhône* ! J'aurois bien des choſes à dire de plus que ce Rhône : mais je ne dis rien ; il faut être Romaine.

Pour en revenir à votre Oncle, perſonne n'eſt plus aimable, point de minauderies déplacées. Je connois des Vieillards, j'en connois un ſur-tout, c'eſt *Sainte Colombe*,

que vous connoiſſez auſſi. Dans la façon de ſe mettre, dans ſes diſcours, petits diſcours de vieilles galanteries; il veut toujours faire le jeune, il n'eſt qu'inſupportable. Je trouve moi que comme les gens fort gros le paroiſſent encore plus quand ils ont des habits étroits; les Vieillards qui veulent faire les jeunes ſont encore plus vieux. Votre Oncle eſt bien différent; il ne tient que les diſcours convenables à ſon âge, & l'air de gaïeté qu'il y met les rajeunit. Tout en m'en contant, il me diſoit: il y a là trois jeunes Seigneurs bien faits, & bien ſémillants qui cherchent à vous plaire. Eſt-ce que tous ces gens-là ſavent aimer?

Quand ils l'auront appris pendant cinquante ans comme moi, ils commenceront à y entendre quelque chose; je vous dis, Madame, que vous êtes faite pour être aimée à la folie, ou ne s'en pas mêler. J'admire encore le ton qu'il prend avec son fils; & ce fils, en vérité est fort aimable; je lui trouve certaine tournure dans l'esprit; par exemple, il étoit l'autre jour chez la Marquise *de Villecreil*, elle essayoit des lunettes; vous êtes étonné, lui dit-elle, de me voir des lunettes? Point du tout, Madame; il faut s'accoutumer de jeunesse à tout ce qui peut devenir utile quand on sera vieux. Une réponse comme cela, naturelle

& polie, me rappelle qu'il eſt votre parent de bien près. Je ne fais pas une réflexion qui n'ait rapport à vous, à mon amour pour vous, & je trouve que dans les moments contraints de la vie, dans mille occaſions enfin, on doit ſe féliciter d'avoir en point de vue un objet qui entraîne certain mouvement que peu de gens ſavent ſentir : mais que le mot eſt impropre ! *ſavoir ſentir*, on ſent malgré ſoi-même, on n'apprend point cela ; heureux qui le fait comme moi ! devroit-on ſouhaiter de ſavoir autre choſe ?

Je vous écris aujourd'hui bien des choſes inutiles, & je ne vous parle ſeulement pas de votre

ancienne paſſion ; je l'ai pourtant vue, il y a deux jours ; elle eſt un peu mieux depuis qu'on vous a mandé qu'elle ſe mouroit ; j'ai paſſé deux heures avec elle : mais ſon Médecin, vous avez raiſon, eſt un furieux homme ; vous l'avez pris en averſion, j'en ſuis bien aiſe ; il ne parle jamais du mal qu'on a, mais toujours de Monſeigneur l'Archevêque, ou de quelque Prince étranger qu'il vient de voir. Je vous ai entendu dire de lui, *il me tue en ſanté, il ne me tuera jamais malade* ; c'eſt bien dit. J'ai voulu rendre la valeur de ce propos-là au grave Commandeur, parent de la maiſon ; ſavez-vous ce qu'il m'a répondu ?

Vous ne m'étonnez point, Madame la Comtesse ; il y a long-temps qu'il est du bel usage de dire du mal des Médecins, des Jésuites & des femmes. Vous croyez, Chevalier, que je me suis fâchée ; point du tout, j'ai trouvé le Commandeur d'autant plus agréable qu'il n'a dit que cela de tout le jour. *Duménil* étoit présent, il a ri comme vous savez qu'il rit. J'ai oublié, je crois, de vous dire que ce Dumenil vient d'être fait Inspecteur de Cavalerie ; je ne dissimule point que tout ce qui peut lui arriver d'agréable me fait grand plaisir ; je sais d'ailleurs que vous l'aimez ; je sais encore qu'il vous aime. Et moi donc ?

## QUARANTE-QUATRIEME LETTRE.

*Du 5 Août 1744.*

SAvez-vous ce que c'eſt que d'avoir de l'humeur ? mais de l'humeur là, de la noire, bien noire. Voilà ce que j'ai depuis que je me ſuis levée. Dieu veuille qu'elle ſe diſſipe avant que je me couche. Comment ! je trouve à mon réveil le triſte *St. Géran* pour me dire que, ſelon qu'il a entendu murmurer à l'Hôtel de Conti, il ne doute pas que la Campagne ne ſoit pouſſée juſques à la Saint-Martin ; il croît même qu'on paſſera là l'hyver. Si depuis que je connois cet homme, il ne radotoit

pas, je me perſuaderois que c'eſt aujourd'hui qu'il commence à radoter ; mais ſi pour la premiere fois de ſa vie il avoit raiſon ? Ah Luzeincour ! que de plaiſirs retardés ! que d'allarmes pour mon cœur ! mandez-moi donc bien vîte que Saint-Géran & moi ne ſavons ce que nous diſons.

Si je ſuis ſotte & bien ébêtée aujourd'hui, je puis me vanter d'avoir eu hier beaucoup d'eſprit; écoutez. Le Revérend Pere *Lavaux*, car il faut qu'il fourre ſon zèle & ſon nez par-tout, demanda à me parler en particulier. Je crus qu'il étoit queſtion d'une reſtitution ; point du tout ; il n'avoit rien à me rendre, mais il vouloit

me donner, quoi ? un mari. Un mari, grand Dieu ! & ce n'étoit pas Luzeincour. Je voudrois que sa Revérence pût se ressouvenir de tout ce que je lui ai dit de sensé, de conséquent, pour prouver qu'il ne convient pas que je me remarie ; & tout cela vouloit dire qu'il n'y avoit de sensé, de conséquent que d'épouser mon Chevalier.

Je vous envoie une suite de nouvelles qui ne finissent pas ; elles sont assez mal griffonnées, mais mes nouvelles viennent de bonne part. En vérité, je ne me reconnois plus ; je suis sans cesse à écouter ce qu'on dit. Autrefois quand ma belle-mere lisoit une

Gazette, je disois en moi-même; la voilà qui fait sa provision d'ennui pour le distribuer pendant la journée; à présent je dévore une Gazette; ce n'est pas assurément que je cherche à y démêler les intérêts des puissances qui sont en guerre; je dis seulement avec Junie, *Dieu, sauvez Britannicus.*

Mais pour faire diversion avec ce qui n'est pas aimable, parlons un peu de vous. Il y a si long-temps que je ne vous ai vu; que je vous vois d'ici avec un air rude, des yeux faux, un certain je ne sais quoi d'emprunté, qu'on n'empruntera jamais quand on voudra plaire. Eh bien, avec tout cela, le croirez-vous? Je vous

aime comme si ce n'étoit pas être changé du tout au tout. Dites-moi que vous en êtes bien aise, ou je rappelle le Pere Lavaux. Il a été assez discret dans sa proposition, pour ne nommer personne ; il a bien fait. Si le mari a de l'esprit, il doit deviner que vous êtes seul mon homme ; si c'est un sot, qu'il croie cela ou autre chose, qu'importe ? Je vous embrasse tendrement, & bien tendrement, mon cher Luzeincour ; que j'aime ce nom là, & qu'il va me parer quand je le porterai !



## QUARANTE CINQme. LETTRE.

*Le 15 Août 1744.*

LE Maréchal de Belle-Isle nous mande que le Roi s'occupe vivement des suites de sa campagne. Je sais outre cela, mais ce n'est pas du Maréchal, que les Triomphes de l'Empire amoureux sont plus décidés que jamais. En un mot, on promet qu'au retour . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ma Lettre a été interrompue par une visite qui m'a surprise, je l'avouerai, c'étoit la cadette de deux mystérieuses sœurs ; vous m'entendez. Elle est venue me

proposer de monter dans son carrosse, & d'aller philosopher au Bois de Boulogne ; c'étoit pour me faire confidence d'un amour naissant. Ah ! comme j'ai parlé contre les sentiments de mon cœur ! Combien ai-je dit de choses contre l'Amour ! Ingrate, il te sert si bien ! mais quand vous saurez que c'est pour *Du Blézois* que son cœur est pris, vous conviendrez que j'étois obligée de lui dire tout ce qui pouvoit combattre son amour. *Du Blézois* est précisément le contraire de ce qu'est Luzeincour ; ce n'est donc pas le cas d'aimer.

Je joins à mon paquet le détail de notre petite négociation qui a

ſi bien réuſſi, par les ſoins de la Chanoineſſe; elle y a mis tout le zele & toutes les graces poſſibles.

Je me trouvai chez elle Mercredi, c'eſt le jour qu'elle donne *à paître à ſes bêtes*. Je ne dîne plus; mais je demandai la permiſſion de les voir paître; elles furent long-temps à ne faire exactement que cela, je m'en plaignis à *Fontenelle*. A propos de ma plainte il raconta qu'un de ſes amis l'avois un jour mené diner dans une maiſon bourgeoiſe, où ſe trouverent des Poëtes, des Académiciens, des Abbés, tous annoncés comme gens d'eſprit, gens à bons mots & très-amuſants. Au troiſieme ſervice la Maitreſſe de la

maiſon, moitié haut, moitié bas, dit à ſon mari : eh bien, ces Meſſieurs d'eſprit, quand commenceront-ils ? Ce conte plaît à Fontenelle, il me plaît auſſi, & je veux qu'il vous plaiſe.

Je m'aviſai de dire, en m'en allant, que je leur trouvois aſſez de bon ſens, & que je ne voyois pas pourquoi la Chanoineſſe les appelloit toujours ſes bêtes. Pourquoi ? dit le Préſident *de Monqueſtieu*, c'eſt pour nous faire beaucoup d'honneur : tout le monde ſait que Mme. de *la Sablière* congédia un jour tous les gens de ſa maiſon, & déclara qu'elle ne gardoit que ſes trois bêtes, c'étoit ſon chien, ſon chat, & ſon *la Fontaine*.

Fontenelle

Fontenelle me tira par la manche, pour me dire que le lendemain il dînoit à l'Hôtel *de Brancas*, & qu'on y liroit une piece de sa façon ; je m'y trouvai, vous le croyez bien. Le Secretaire du Maréchal, qui lit à merveille, fut chargé de la lecture. *Lisianasse* est le nom de sa Comédie ; il en a six dans le même genre. On y reconnoîtra l'esprit sans doute ; mais à en juger par Lisianasse, ce n'est pas là l'ancien Fontenelle.

En sortant de l'Hôtel de Brancas, j'entrai chez le Prince *de Grimberk* ; j'y vis pour la premiere fois de ma vie cette belle Mad^e^. *d'Etiole*, que j'avois tant envie de voir, & je

trouve que, pour un connoiſſeur, le Prince de Grimberk n'en avoit pas dit autant qu'il en pouvoit dire.

J'oubliois de vous parler de votre Bailli ; vous le recommandez, je ſais qu'il eſt votre parent, la recommandation devient inutile ; il eſt même aſſez aimable ; mais il mene toujours en *laiſſe* une eſpece de grand levrier que je n'aime point ; le connoiſſez-vous ? Il viſe au bel eſprit & à tous les talents ; ſans doute accoutumé à primer dans de petites ſociétés, il ſe jette à corps perdu dans le plus profond d'une diſſertation, & par malice je l'y laiſſe : mais je ne veux pas que ſon *Mentor* ſe doute que je le vois tel qu'il eſt.

Vous êtes fort extravagant dans tout ce que vous m'écrivez de votre Ami, & de la Demoiselle qui a tant de vertu quand elle en manque. Mais pourquoi voulez-vous que j'applaudisse à . . . . . . . . En vérité, je crains toujours que vous ne me fassiez dire des choses extraordinaires. Quoi qu'il en soit, je n'envie rien, & les mouvements de mon cœur feront toujours mes seules délices; voilà bien le moment de vous dire qu'on n'aimera jamais si tendrement que moi.

*P. S.* Au moment que j'allois cacheter ma Lettre, j'en reçois une de Metz, qui dit qu'une

indiſpoſition du Roi, qu'on croyoit légere, eſt devenue la maladie la plus ſérieuſe. *Moncrif* entre à l'inſtant, il m'apprend que la Reine vient de partir pour Metz avec Meſdames & M. le Dauphin. Quelle nouvelle! . . . . . . . . .

# LE COPISTE AU LECTEUR.

*Quelque ſoin que j'aie pris pour pouvoir placer dans ce Recueil les Lettres qui y manquent depuis le quinzieme Août juſques au vingt-trois ; il ne m'a pas été poſſible d'en avoir la moindre connoiſſance. J'avoue auſſi que je me ſuis apperçu que pluſieurs Lettres*

*soustraites empêchent l'enchaînement exact de celles qu'on vient de lire ; mais je n'ai jamais prétendu donner mon Recueil comme un assemblage de faits chronologiques.*



QUARANTE-SIXIEME LETTRE.

*A Paris, le 23 Août 1744.*

CETTE Lettre-ci ſera bien différente de mes dernieres. Le Roi eſt totalement hors de danger, & Paris reſpire. On me mande que la Reine & les Enfants ont eu la permiſſion d'entrer dans la chambre; ils en ſont ſortis contents; ſoyez-le donc auſſi.

Rien de ſi attendriſſant, de ſi vrai que la joie publique; on ne fait pas un pas qu'on n'en rencontre de nouvelles démonſtrations. Nous avons ce ſoir des illuminations, & dans le courant de la journée, des réjouiſſances

O iv

de toute eſpece. Ma Fille me fait faire des choſes extraordinaires : j'ai promis que nous irions courir les rues pour voir les illuminations. Le *Grand-Inutile* vouloit être de cette partie : je l'ai fort aſſuré qu'il n'en feroit rien ; il eſt ſi fou que je le crains toujours auprès de ma fille. Je lui permets de m'écrire tout ce qui lui paſſe par la tête ; je puis ſauter ce que je ne veux pas lire ; mais il faut à tout moment lui dire taiſez-vous donc, ou je vais renvoyer ma fille. La petite, qui n'y entend rien, non, Maman, le Couſin vient ſi rarement nous voir, il eſt ſi divertiſſant, ne me renvoyez pas. De-là plus fou qu'auparavant, il ſe

jette à ses genoux, & lui tient des discours dont elle rit, & moi point du tout.

Pour passer à quelque chose de plus grave, je vous dirai qu'on raisonne beaucoup ici sur les Exilés dont je vous ai parlé. Vous verrez au premier jour un homme qui va vous joindre, & qui sait là-dessus des choses qui vous étonneront. Vous jugez d'avance que ce n'est ni espiéglerie, ni bon mot qui sont le motif de leur exil. J'aurois beau vous appeller à grand cri pour venir vous entretenir avec moi sur tout cela & sur autre chose, vous n'en viendriez pas un instant plutôt : J'ai donc pris le parti d'aller au premier

jour faire la Dame de campagne à L**. mes Fermiers ont besoin de moi, & moi encore plus besoin d'eux. Ma fille prendra l'air, le lait & une meilleur santé. Je vous aimerai là comme ailleurs, & je suis assurée, mon cher Luzeincour, d'être toujours pleinement occupée.

J'oubliois de vous avertir que vous ne devez plus compter sur *Des Aunais* pour l'affaire dont vous attendez la fin avec tant d'impatience ; car il veut absolument être de quelque chose dans le sort des Exilés ; mais il est indécis pour lequel des deux il s'intéresse le plus ; & l'aller joindre. Je n'ai pu me dispenser de lui dire

que je comparois son attachement sincere à celui de certain vieux Abbé bel esprit, sous le regne de Louis XIII. Deux de ses Favoris, sans cesse occupés à se détruire, furent exilés le même jour, l'un à soixante lieues de Paris, l'autre à vingt. Mon Abbé prit parti, parce qu'il étoit du ton de la Cour d'en prendre en cette occasion ; & le hazard l'ayant décidé pour le favori exilé à soixante lieues, il dit en partant pour l'aller voir, au diable le choix que j'ai fait ; soixante lieues à faire ! l'autre n'étoit qu'à vingt.

Savez-vous qu'en relisant votre Lettre je suis obligée de me plaindre avant que de fermer

la mienne. Vous demandez si je vous aime, comme on le demanderoit à quelqu'un qui n'aimeroit que médiocrement ; mon Dieu, que la question est déplacée !



## QUARANTE-SEPTIEME LETTRE.

*Ce Mercredi.*

MILLE remerciements de la prise du Château de *Démont*, & de la peine que vous prenez, malgré vos fatigues, mon cher Luzeincour ; de m'en faire le détail. A chacune de vos conquêtes je dis comme le Cardinal *de Tencin* dans un de ses jolis Mandements : *Ce qui exige sur-tout des actions de graces c'est la conservation de* MON CHEVALIER. *Puisse une prompte paix bannir pour toujours les vives allarmes ; jusques-là nous aurions acheté trop cherement les plus glorieuses conquêtes.* Je suis bien de l'avis du Mandement.

Je ne ſais par quelle aventure je réponds aujourd'hui à deux de vos Lettres que j'ai reçues à la fois. Sur la premiere queſtion que vous me faites, quel nom doit porter mon fils aîné ? Je dis qu'il s'appellera *Michel-Céſar*. J'ai des raiſons pour le *Céſar*, encore de meilleures pour le *Michel* ; elles ſeroient trop longues à vous expliquer de ſi loin, mais mes raiſons ſont très-bonnes.

Je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir lire votre derniere Lettre à tout le monde. On ne donne pas de meilleurs conſeils pour la Fille & pour la Mere. Que votre ſtyle plaît à mon eſprit, mon cher Luzeincour, & que vos ſentiments

plaisent à mon cœur ! Je garde avec soin tout ce que vous m'écrivez ; & dès que le nœud qui sera le bonheur de ma vie sera formé, je veux que ma Fille trouve dans vos Lettres la justification de tout mon amour ; qu'elle apprenne à mériter le cœur d'un Epoux comme le mien, & que ces Lettres servent de modèle à ceux qui voudront être adorés.

Mais, en apprenant un peu de tout, comme vous le conseillez, défendez-lui bien de vouloir faire la savante. La guindée Madame *du Presnain* m'a excédée encore hier. Madame *d'Averne*, chez qui je la trouvai, me dit quand elle fut sortie : elle est insupportable ;

j'aime cent fois mieux l'ignorance du Marquis *de Mascarille*, avec sa demi-Lune & sa Lune entiere, que cette femme avec ses grands mots & ses précieuses connoissances.

Vous donnerez aussi des conseils dans la suite, pour qu'on évite de parler sans cesse de cent miseres qui servent de contenance à tant de jeunes Femmes; de craindre les araignées, les éclairs, &c. & de mon côté je montrerai comme il faut éviter les Dévotes & les Petits-Maîtres.

Chaque jour, comme vous croyez-bien, est ici marqué par des réjouissances. Le Roi n'a jamais été si fort *le bien-aimé*, & le nom

nom lui en reſtera. L'Inſcription de l'Hôtel *Maurepas*, dans ſon illumination, diſoit ſimplement, *il fait ſon bonheur d'être aimé.* Pourquoi ces inſcriptions ne ſont-elles pas toujours Françoiſes ? nous en jugerions auſſi-bien que vous, Meſſieurs les eſprits profonds ; nous en ferions même, & ce ne ſeroient pas les plus mauvaiſes. *Il fait ſon bonheur d'être aimé.* Cela s'entend ; & ſi jamais on cherche à raſſembler deux inſcriptions qui parlent de l'état de mon cœur, en voilà une toute trouvée ; vous êtes prié, mon cher Luzeincour, de faire la ſeconde.

## QUARANTE-HUITIEME LETTRE.

*A Paris le 3 Septembre 1744.*

Je suis de moitié dans les dernieres réflexions que vous faites, mon cher Luzeincour ; mais je veux passer ma vie à prouver que ce que vous avancez d'abord n'a pas le sens commun. Je soutiens moi que si l'on ne veut faire du bien qu'à ceux qui le méritent, c'est par rafinement d'avarice. Je dirai encore que communément on se fatigue à chercher l'aisance & le repos ; il falloit entendre l'autre jour le vieux *Pontchêne* sur ce ton-là, chez Mme. *de Cange* ; il ne fut jamais si caustique & si

bon. Il avoit pris à tâche de tourner en ridicule tout ce qu'elle disoit; elle venoit tout justement de faire l'essai d'une machine délicieuse pour descendre de son lit sans songer seulement à mettre pied à terre. Il falloit l'entendre aussi, car je suis si gauche sur tous ces rafinements, qu'elle m'avoue que elle ne voit en moi qu'une bonne femme; & je suis contente de la louange. Après sa belle description, Pontchêne dit froidement, cette machine sans doute est très-utile, je la crois même nécessaire, car on sort de son lit au moins une fois par jour; mais j'ai à vous annoncer, Mesdames, un homme rare, qui a un secret merveilleux

pour les agréments, & même pour les besoins de la vie. Pontchêne fit après cela, en termes pompeux, la description d'un monceau d'acier, d'un caillou, de leur rencontre..... Je ne vois là, s'est écriée Mme. de Cange, que *les briques de la Tulipe* que nous avons tant chanté. Sans doute, Madame, rien de plus utile, de plus simple, & de moindre valeur; voilà précisément pourquoi il n'est pas du bel air de s'en servir, & vous vous passeriez plutôt de feu dans la plus forte gelée. Concluez de là, Mesdames,........ Bon, conclure; on s'est jetté sur lui, on a dit qu'il radotoit, on le

dit encore, & moi je n'en conviens pas.

Je gagnai beaucoup au Piquet, & ensuite au Brelan, dans ma journée, chez Mme. de Cange. Je fais mon possible pour m'amuser du jeu; sans l'aimer je ne le hais pas; mais je déteste les mauvais joueurs; & ceux qui affectent d'être froids joueurs me sont insupportables. On ne sauroit pourtant passer sa vie à jouer au solitaire, on veut avoir contre soi quelqu'un qui s'occupe à défendre sa fiche. Comment faire donc? Hélas, au jeu, & dans toutes les occasions du monde, prendre les gens comme on les trouve. Il y a long-temps que

je dis que le vrai eſprit conſiſte à voir ici-bas les choſes telles qu'elles ſont, & agir comme ſi on ne les voyoit pas.

Vous a-t-on mandé, qu'à l'action d'un Village dont je ne ſaurois prononcer le nom, le *Grand Prieur* a reçu un coup de fuſil à la cuiſſe ? Il en eſt fort mal. Les Ennemis, à ce qu'on dit, y ont perdu beaucoup de monde ; ſans me conſoler de la cuiſſe de notre Grand-Prieur.

Je ne ſuis plus inquiete ſur *Démont*, mais je ne diſſimulerai pas mon inquiétude ſur le ſiege de *Coni*, à cauſe de ſa durée ſeulement. Les gens au fait aſſurent que cette place eſt une terrible

place; je ne dis rien sur tout cela, & pour ne parler que de mes affaires; sachez, mon cher Luzeincour, que je ne vous écrirai plus de Paris; je pars pour aller régner dans mes États; quand viendrez-vous en faire les délices? Et pour me servir d'une phrase entiere de ma Sévigné, *Croyez, ma divine Bonne, que les Déserts* . . . . Mais pourquoi emprunter quelque chose, pour exprimer combien vous êtes aimé? Mon écriture seule, en prouvant que la Lettre est de moi, doit dire plus que toute expression.

## QUARANTE-NEUVIEME LETTRE.

*Aux Rochers ce 7 Septembre 1744.*

ENFIN me voilà, comme étoit ma Sevigné, *aux Rochers* ; & quoique je n'y sois venue ni par *Tours*, ni par *Nantes*, m'y voilà. Je veux toujours dater des Rochers, l'idée m'en plaît, & *je vous prie, si vous m'aimez, de transporter votre imagination dans mes Bois*. J'ai cessé d'être fatiguée au moment que j'ai mis le pied sous ces chênes ; je vous ai bientôt apperçu dans une route détournée, & je vous voyois là plus tranquille que partout ailleurs. Restons donc au Bois, puisque son silence est si

agréable ; aussi-bien le Château est dans le plus grand désordre ; c'est la confusion des ballots : j'ai apporté beaucoup de livres pour mon voyage ; ils sont encore pêle-mêle, sans dessus dessous ; les livres de ma Fille avec des tomes de *Malebranche* & de *Pascal* ; j'ai rassemblé différents Traités pour la conservation de la santé ; je veux étudier avec soin les causes de la migraine, & la façon d'en guérir promptement. Que je vous en ai vu de douloureuses pour vous & pour moi ! Quand je vous gouvernerai vous verrez si je m'y entends. Il est sûr, au moins, que si mes observations ne vous sont d'aucun secours,

je jetterai tous mes livres au feu. Je vais aussi, en femme d'ordre, m'occuper sérieusement de mes affaires; j'ai vu, au premier coup d'œil, qu'elles ont besoin de celui du Maître; cependant j'espere de lui laisser très-peu de choses à faire pour les arranger. Malgré les grandes occupations que je me propose, & quoique absente de Paris, j'aurai exactement toutes les nouvelles. *Le Grand-Inutile* m'a promis que chaque Courier je serois au fait de ce qui se passe; Tout fou qu'il est, il est homme de parole, & je vous enverrai sur le champ ses Lettres.

Je reçois dans le moment votre

Lettre du trente ; qu'on me renvoie de Paris ; & pour y répondre en deux mots, rien ne peut augmenter, mon cher Luzeincour, la vivacité de mes ſentiments ; mais ceſſez, je vous prie, de me contrarier ſur le nom que portera mon Fils aîné. Oui, vous dis-je, il s'appellera *Michel-Céſar*. *Michel* eſt un peu Bourgeois, j'en conviens : mais *Céſar* le relevera ; je le vois déjà planté ſur ſes petites jambes comme un Romain qui attend l'ordre pour la bataille ; il a le nez un peu long, eſt-ce ma faute ? Ses yeux ne ſont pas auſſi grands que je le voudrois, oh pour cela c'eſt la mienne ! Mais faut-il de grands

yeux pour avoir de grandes vues ? Il fuivra fon Pere & je réponds de lui. Si vous me permettez d'avoir une Fille cadette, je crois qu'elle aura l'air noble fous un petit nuage de bouderie, mais qui peut s'éclaircir au premier rayon de Soleil. Hélas la pauvre enfant ! elle fera trop timide fi Dieu n'y met la main. Eh fi donc, vous êtes fille, fouvenez-vous-en, de l'homme le plus aimable qu'on puiffe imaginer ; il a tant de ces qualités qui doivent. . . . . . On vient interrompre l'éloge de Mr. fon Pere ; il faut que ma Lettre parte ce matin. J'ai beau, jufques à votre retour, être Maitreffe

chez moi, je ne le suis pas de la Poste. J'embrasse donc bien vîte, & bien tendrement mon Seigneur & Maître.

## CINQUANTIEME LETTRE.

*Aux Rochers, ce 11 Septembre.*

Il eſt près de huit heures, je ſors ſeulement de mon lit; croirez-vous, mon cher Luzeincour, que j'ai dormi depuis minuit ſans penſer à vous? Comment ſe peut-il faire que ce qui occupe tout le jour ne repaſſe pas dans la tête en dormant? Ah! ſûrement je me trompe, je vous ai vu, je vous ai parlé de mon amour; mais un gros ſommeil épais a obſcurci cet entretien ſi naturel à mon cœur. Dormez-vous auſſi tranquillement que moi? N'avez vous rien à vous reprocher? M'aimez-

vous comme je vous aime? Cette Femme est insupportable, toujours les mêmes questions! Pour moi, je tire assez bon parti de mon nouveau genre de vie; des promenades tête-à-tête avec ma Fille, pour l'entendre parler en liberté, & voir éclore sa raison; des promenades souvent seule; des Lettres, un Livre, & mes idées, la journée se passe; il faut savoir attendre. Cette enfant est d'un naturel, d'un vrai qui m'enchante; elle sent comme j'aime que l'on sente; elle dit comme je veux que l'on dise; & vous savez que je hais l'affectation, & combien je déteste l'esprit qui cherche, & qui souvent ne trouve

que ce qu'il ne cherche pas. Mr. ſon mari, que je n'ai pas encore l'honneur de connoître, Dieu veuille que vous connoiſſiez, vous, tout ce qu'elle vaut; devinez-le, car je ne vous en parlerai jamais; mais je veux que mon Chevalier ſoit averti d'avance que la petite créature eſt faite pour être aimée, & aimée pour elle perſonnellement.

Je vous envoie une Lettre du *Grand-Inutile*, je l'ai reçue hier. Ses nouvelles ſeront encore neuves pour vous; mais ſa Lettre ne dira pas, mon cher Luzeincour, que ma ſolitude augmentera encore, s'il eſt poſſible, ma tendreſſe, parce que les idées intéreſſantes n'y

n'y sont point troublées. Dans la distribution que je viens de vous faire de ma journée, je ne vous ai point parlé de ma principale occupation, elle est extravagante; j'ai apporté avec moi toutes les Lettres que j'ai reçues de vous; cela est simple; mais j'y fais des réponses qui ont quelquefois dix pages. Quand je les ai reçues, ces Lettres, j'étois si pressée, si pressée que je ne disois pas le quart de ce que j'avois à dire. Je les tire au hasard comme on tire une carte dans un jeu; la derniere qui vient de m'occuper en est une qui me demande, comme je le demandois tout à l'heure, si vous m'aimez; je ne

ſais pas ce qu'alors je vous ai répondu ; je m'en doute : mais la réponſe que je viens de faire à cette Lettre, en entrant dans certains détails que peu de cœurs connoiſſent, laiſſe entrevoir auſſi combien j'ai de raiſons de vous aimer éternellement. Que j'ai d'envie, d'impatience que nous reliſions enſemble cette réponſe !

## A MADAME LA COMTESSE DE **.

*A Paris, ce 9 Septembre.*

» Depuis que vous êtes partie,
» ma Belle Couſine, il me ſemble
» que je ſuis ſeul à Paris, & je
» m'ennuie que c'eſt un plaiſir.
» On ne ceſſe de me demander
» de vos nouvelles comme ſi

» j'en ſavois. Par exemple, *votre* » *belle antipathie* m'a confié qu'elle » avoit entendu dire que vous » deviez partir bientôt pour » L**, & qu'elle s'étoit bien » propoſé de vous aller embraſſer » avant votre départ ; car elle » vous aime à la folie, parce » qu'elle ſait que vous l'aimez » au-delà. Vous lui avez entendu » dire l'année paſſée, qu'elle ſe » mouroit de langueur : ſa gour- » mandiſe étoit au *Régime*, & ſon » Chevalier au *Régiment* ; elle » nous aſſure aujourd'hui qu'elle » ne s'occupe que de ſa ſanté, » & qu'elle vit comme une Car- » mélite, pour pouvoir cet hyver » ſe porter comme un Carme.

» Si vous n'aimez pas cela j'en
» suis fâché, car elle n'a que de
» ces choses là à vous dire.

» D'un autre côté, *Versieu* qui
» arrive de son Dauphiné, de-
» mande quand vous reviendrez
» à Paris; il a grand besoin,
» dit-il, de vous. Le pauvre
» diable est sur le point de de-
» venir fou. Vous savez qu'il
» étoit parti pour vendre une
» Terre, dans l'intention de vivre
» avec la petite *Flavie* dont il est
» ridiculement épris, & qui man-
» geroit bien des Terres avec la
» sienne. Elle lui dit pour l'en-
» courager à faire le voyage,
» mon cher Versieu, vous êtes
» bien fait, vous avez de la

» gaieté & l'humeur assez com-
» plaisante ; partez, à votre retour
» nous verrons. Or, vous allez
» voir ce qu'elle a vu. Versieu
» en passant par Lyon, vous perd
» en huit jours au Lansquenet,
» vingt mille écus, qu'il avoit reçus
» sur sa Terre. Flavie a trouvé
» qu'il étoit devenu sombre &
» rêveur, & s'est décidée à ac-
» cepter un Amant qui arrive
» de *Pondicheri*, avec de gros
» diamants à chaque doigt. Ver-
» sieu gémit, prend la chose au
» sérieux : me voilà bien, m'est-
» il venu conter ; on m'enleve
» cette petite fille, je reste dé-
» sœuvré, sans avoir seulement
» de quoi faire des habits cet

» hyver. Eh bien, mon cher » Versieu, lui ai-je dit pour le » consoler, il faut faire ce que » font beaucoup d'honnêtes gens » en pareil cas, repasser ses an- » ciennes Maitresses & ses vieux » habits.

» Sur le ton que vous avez » laissé Paris, vous vous doutez » bien que c'est chaque jour fête » nouvelle; c'est, comme on dit » dans le beau langage, *à qui* » *mieux, mieux*. Quoique j'ap- » prouve fort qu'on se réjouisse, » je me sais mauvais gré d'être » bien aise quand ma Cousine est » absente. Il n'en est pas de » même de ma *Colet monté* de » Belle-Sœur, elle ne néglige

» pas, dit-on, une occasion de se
» reproduire dans le monde : je
» fus étonné de la rencontrer
» vendredi passé sur l'escalier de
» l'Opéra ; elle étoit plate &
» pâle comme une feuille de
» papier, parce qu'en dépit de
» l'Opéra, elle a toujours l'hon-
» neur d'être dévote ; elle avoit
» à ses côtés une longue fille plus
» pâle encore que la Mere ; je
» lui dis, car il faut toujours
» dire quelque chose d'honnête
» à ses parents : je n'avois pas l'hon-
» neur de connoître Mademoiselle
» votre Fille, Madame, elle est
» charmante ; vous venez à l'O-
» péra, sans doute, pour célébrer
» la convalescence. Ah mon Dieu !

» point du tout ; il y a quinze » jours que cette grande fille eſt » ſortie du Couvent, elle en eſt » revenue extrêmement peureuſe, » & je ne la mene à l'Opéra que » pour l'accoutumer au bruit du » tonnerre. Avec un motif ſi » louable, je gagerois que l'été » prochain elle menera la grande » fille à *la Porte Saint-Bernard*, » pour l'accoutumer à voir un » peu de tout.

» Quoique vous n'ayez pas été » exacte à remplir nos conditions, » ma belle Couſine, je vous en- » voie, dans ce gros paquet, des » nouvelles de toutes les cou- » leurs. Vous aviez promis de » m'écrire dès que vous ſeriez

» arrivée ; m'avez-vous écrit ?
» A l'avenir je n'entendrai pas
» raillerie ſur cet article. Bon
» ſoir, ma chere Couſine, qu'il
» me ſoit permis de vous aimer
» plus que tout Couſin préſent,
» paſſé & avenir. N'allez pas
» oublier qu'à votre retour vous
» avez promis de m'aimer auſſi
» beaucoup ; & que vous devez
» traîtreuſement me rendre Amant
» conſtant ».

## CINQUANTE-UNIEME LETTRE.

*Aux Rochers, ce 15 Septembre.*

IL y a bien des réflexions à faire, Monsieur le Chevalier, sur votre caractère ; il se découvre dans toute son opiniâtreté : mais vous aurez beau dire, je ne prétends pas céder ; mon Fils s'appellera *Michel-César*, j'ai de fortes raisons pour cela ; & quand je n'en aurois point, je suis Femme, & quasi la vôtre, en voilà une à laquelle il n'y a rien à repliquer. Si ma fermeté vous étonne aujourd'hui, après vous avoir assez étonné, il faudra prendre votre parti en Philosophe.

A propos de Philoſophe, j'ai fait la connoiſſance d'un Voiſin que vous goûterez autant que moi quand vous ſerez le ſien ; c'eſt un Militaire retiré à une lieue d'ici; il a aſſez vécu à la Cour pour en connoître le faux, & raiſonne en homme d'eſprit ſur tout ce qu'il a vu; il me prête les livres que je n'ai pas, & quand il vient me voir, ſes livres & les miens ſont inutiles ; il ſait tout, n'eſt cependant ni pédant, ni grand parleur, *la rareté* ; il eſt en un mot de la compagnie la plus agréable, & capable de donner les meilleurs conſeils. Je lui diſois, en dînant hier avec lui, de nous envoyer cet hyver ſon fils à Paris ; qu'il

avoit tout ce qu'il faut pour réussir, & que le monde est absolument nécessaire pour perfectionner l'éducation. Ce qu'il me répondit à cela ne sortira jamais de ma tête. Mon fils, dit-il, Madame, n'en est pas encore là; il a bien des choses à apprendre avant de le risquer dans le monde. Permettez-moi de vous rappeller que ce matin vous vous êtes impatientée contre le Peintre qui travaille à vernir votre Cabinet: en voilà assez, lui avez-vous dit, cela m'ennuie, & je veux que dès aujourd'hui vous mettiez la derniere couche. Pour faire de mauvais ouvrage, a-t-il répondu; le dernier vernis ne

doit être appliqué qu'après avoir fait auparavant un fonds assez solide pour le recevoir. Votre Peintre a raison, Madame, & je crois l'avoir aussi ; un jeune homme sort des Pages ou du College, il est lancé tout d'un coup dans le grand monde : mais à travers le brillant de son vernis, s'il n'a pas été appliqué sur un fonds solide & déjà poli, on distinguera bientôt les traces de la grosse brosse. J'ai bien promis de retenir tout cela pour donner à l'éducation de ma fille un fonds solide avant de donner le dernier vernis.

Est-ce que *le Grand-Inutile* n'a pas écrit une grande Lettre à cette

enfant ? Elle lui a fait une réponse, en vérité, charmante. Vous allez dire que sous prétexte de Lettre, de vernis, & de toute autre chose, je parle sans cesse de ma fille ; cela est un peu ridicule ; mais je suis la créature qui aime le plus ce qu'elle doit aimer ; jugez, mon cher Luzeincour, où je suis avec vous.

## A MADAME LA COMTESSE DE **.

*A Paris, ce 13 Septembre.*

« Il est vrai que j'ai eu tort ; » belle Cousine, de ne vous avoir » pas conté l'histoire dont vous » me parlez. Sans doute elle en » valoit bien la peine, & vous » avez raison de trouver que je

» n'en ai point ; d'autant qu'on
» vous a trompée, en vous man-
» dant à qui l'hiſtoire eſt arrivée.
» Je certifie que *Farange* n'y a
» pas la moindre part ; c'eſt
» *Fl* *** qui en a tout l'honneur ;
» je le ſais pour avoir entendu
» moi-même le diſcours dont il
» eſt queſtion, au clair de la
» Lune, dans le Jardin de *Janſein*.
» Fl *** cauſoit avec la Dame
» au fond du petit boſquet ; elle
» étoit, comme elle le dit, dans un
» de ces moments où l'on exprime
» ſi bien ce qu'on ſent, & où l'on
„ ſent ſi bien ce qu'on exprime. Je
„ me reproche fort de vous avoir
„ laiſſé ignorer cette hiſtoire ;
„ mais je n'oublierai pas de vous

„ instruire de la rupture éclatante
„ de *Saint Viry*. Ce n'est plus
„ l'Exempt à l'œil fendu qui lui
„ donne de l'ombrage, c'est un
„ Prélat gros & frais, & de la
„ meilleure compagnie sur tous
„ les points. Reproches sanglants
„ de la part du Jaloux, dédains
„ marqués & mépris offensants
„ de l'autre part. Enfin tout est
„ si bien rompu que la Comtesse
„ a envoyé sa *fidelle Charmion* re-
„ demander ce portrait qui paroît
„ si discrétement l'Ottomane de
„ Saint Viry. De colere, avant
„ que de le rendre, il a effacé les
„ beaux yeux & le sourire ex-
„ pressif de la perfide Comtesse,
„ n'a épargné que la Draperie
&

» & a écrit derriere le Tableau :
» *Attachement*, *Reſſentiment*, &
» *Portrait*; *ſur tout cela j'ai paſſé*
» *l'Eponge*, *ce n'étoit que détrempe*
» *ou Paſtel.* On ne dira pas, cette
» fois-ci, que c'eſt moi qui ſuis
» indiſcret, car c'eſt la Comteſſe
» elle-même qui débite la fin de
» ſon aventure.

» Vous avez quitté Paris quinze
» jours trop tôt, belle Couſine,
» vous aimez la *parade* parce
» qu'on y rit, & vous en auriez
» vu jouer une admirable de *La*
» *Chauſſée.* Moi qui ſuis né pour
» les grandes choſes, je la mets
» au-deſſus de *Polieucte* & de *Cinna.*
» Ce nigaud de *Fonbley*, que je
» ne croyois bon à rien, y fait

» un *beau Léandre*, à croire que
» c'est lui. Il y a dans cette Pa-
» rade des traits admirables. Par
» exemple, le beau Leandre em-
» pressé dit majestueusement à la
» belle Isabelle, *Tout me sert de té-*
» *moin que je voudrois* . . . .
» —— *Quoi donc ?* —— *M'unir*,
» *comme le lierre, à votre aimable*
» *tronc*. Dans une autre scene,
» Isabelle, habillée en *Gilles*, se
» croit obligée, pour se déguiser
» encore mieux, de donner des
» coups de bâton à son cher
» Amant, & par un sentiment
» qu'auroit avoué le tendre *Qui-*
» *nault*, elle dit piteusement :
» *Hélas, en le frappant, ma peine*
» *étoit extrême* :

» *On se meurtrit des coups qu'on*
» *donne à ce qu'on aime.*
» J'aurai demain en mon pouvoir
» cette Parade en propre original,
» & je compte, ma Cousine,
» vous en faire un extrait digne
» du *Mercure*.

» Votre *belle Antipathie* étoit
» placée tout justement à quatre
» pas de moi, plus fémillante,
» plus lorgnante que jamais. Je
» me disois, à chaque instant, que
» j'aurois grand plaisir à souffleter
» son charmant visage, sans être
» meurtri des coups que je lui
» donnerois ! A propos de visage
» à souffleter, l'important *des Cha-*
» *zeaux* est arrivé tout boursouflé
» de son Ambassade. Il vous

» demande, à présent, votre amitié
» d'un air qui attend du respect;
» guindé, redressé à souffleter
» aussi sept fois par minute; j'en
» demande pardon à son excel-
» lence : & je suis bien sûr,
» Cousine, que pour vous, vous
» me pardonnerez.

» Après la Parade l'ami Fonbley
» vint me demander comment je
» trouvois le beau Leandre; je
» lui fis mon compliment sincere:
» Un Seigneur étranger de six
» pieds de haut & large à pro-
» portion, se crut obligé de lui
» faire, comme un autre, son
» petit compliment. Fonbley ré-
» pond avec modestie, & s'appro-
» chant de mon oreille me dit,

» voilà un homme que je ne
» voudrois pas tuer. Eh pourquoi
» lui plutôt qu'un autre ? Pour-
» quoi ? c'eſt que ſi je le tuois, il
» me le rendroit bien. Convenez
» qu'il n'y a que Fonbley pour
» ces diſcours-là. Tout nigaud
» qu'il eſt, je l'aime encore mieux
» que ſon fade Colonel qui étoit
» avec lui pour le protéger ; il
» commence, à tout propos, une
» fraſe qui ne finit que le quart
» d'heure d'après. Ce que je ſuis
» toujours tenté de lui répondre
» ſeroit beaucoup plus court.

» Vous allez dire que je ne
» vous entretiens que de baga-
» telles, tout au moins de ſottiſes,
» c'eſt mon département : ſouve-

» nez-vous du marché fait entre
» nous. Je laisse les grandes nou-
» velles & les raisonnements poli-
» tiques dans le papier qu'on me
» transcrit pour votre solitude ; &
» pour mon compte je vous dirai,
» ma belle Cousine, ce que disoit
» la Princesse de *Grimberk* à la
» Duchesse *de Chevreuse*. Si vous
» trouvez, ma fille, que je ne
» vous aime pas assez, vous n'avez
» qu'à parler, je ferai l'impossible
» pour vous aimer davantage. »



## CINQUANTE-DEUXME. LETTRE.

*Aux Rochers, ce 20 Septembre 1744.*

EN vérité, Monſieur de Luzeincour, ſi vous ne revenez bien vîte, vous trouverez votre femme mariée. Ce n'eſt plus la *Bertrand* ni le *Pere Lavaux* qui m'en parlent; c'eſt bien pis. Un Couſin très-Germain, à ce qu'il dit, de feu Mr. le Comte mon Mari, m'écrit de la Rochelle, qu'étant né riche & connu de toute ma Famille, il ne penſe pas que je puiſſe refuſer de lui faire cet honneur; qu'en conſéquence il m'envoie ſon nom de Baptême, ſes qualités, ſon revenu ſa

maniere de vivre, de penser; avec l'assurance du desir de me *complaire*. Or, je vous le répete, mon cher Luzeincour, paroissez bien vîte, ou il me complaira. Voyez, décidez-vous, & si la menace peut avancer votre retour d'un seul instant, je trouverai le Cousin bon à quelque chose.

Madame de Sévigné se vante d'avoir à ses Rochers un Prédicateur qui prioit honnêtement son Auditoire de ne point craindre la Mort, puisqu'elle n'est qu'un passage, &c. Moi j'en ai un bien différent. Avec l'imagination la plus chaude, il nous a préparé les supplices les plus brûlants; il se démene comme un Satyre, fait

un bruit du Diable, & le prend ſans ceſſe à témoin des terribles vérités qu'il vient annoncer de la part de Dieu ; c'étoit ſon premier point : mais il s'eſt apperçu que j'étois au Sermon, car je repréſentois dans ma Chapelle avec une gravité digne d'un Marguillier ; il a changé de ton, eſt devenu un petit Moine couleur de roſe, il s'eſt raccroché à un Sermon qu'il avoit ſans doute déjà prêché, & a adreſſé à mes pauvres payſans, tout ce qu'on peut dire de plus brillant ſur le luxe, ſur la molleſſe, & la volupté.

Pour ne vous rien laiſſer ignorer de ce qui ſe paſſe aux

Rochers, après vous avoir parlé de ma liaison avec mon Philosophe, je vous apprendrai que ma Fille a fait, de son côté, une connoissance dont elle est enchantée ; c'est la Niece d'une bonne Bourgeoise du pays ; cette petite fille montre une disposition admirable dans le desir de plaire ; & me rappelle chaque instant la jeune *Toinon* toujours simplement vêtue, dont la gorge naissante faisoit toute l'occupation. Je ne vous ai jamais conté cette histoire ; je la conte cependant tant qu'on veut. Sa Mere, d'un ton de Dévote qu'elle étoit, lui disoit un jour séchement : eh bien, petite fille, où est donc votre fichu ?

vous savez que je ne veux pas qu'on paroisse jamais la gorge découverte. Mais, ma bonne Maman, avec quoi faut-il donc que je me pare ? J'aime cette réponse ; la Mere cependant ne l'approuva pas.

Bon soir, mon cher Luzeincour, je me couche aujourd'hui de fort bonne heure, pour être éveillée à la pointe du jour. Voilà une Lettre du *Grand-Inutile* pour vous amuser ; j'en dois recevoir demain une de vous, & le temps passe plus vîte quand on dort. Bon soir.

## A MADAME LA COMTESSE DE***.

*A Paris, ce 17 Septembre.*

» POUR éviter, ma belle Cou-
» sine, de vous parler toujours

» de bagatelles, je vous ferai part
» aujourd'hui d'un Roman de ma
» façon qui m'occupe fort, parce
» que je suis dans l'intention de
» vous le dédier. Quand je vois
» les Romans de Messieurs &
» Mesdames Tels & Telles, je me
» persuade que j'en ferai d'aussi
» bons. *La Princesse Emeraude* est
» le titre du mien ; elle a la tête
» verte comme toute sa personne;
» en conséquence de cette tête,
» elle se refuse au feu de l'ardent
» *Rubis*, grand Prince d'Orient,
» pour aimer, comme une folle
» le Général *Saphir*, dont le ca-
» ractere, il est vrai, semble plus
» approcher de celui de la Prin-
» cesse ; mais malheureusement

„ *Saphir* eſt épris de l'éclat de „ l'Infante *Topaze*, & n'a que de „ l'ingratitude pour ma belle „ *Eméraude*. Vous ſerez contente, „ j'oſe m'en flatter, de certain „ épiſode de la jeune *Opale*, ſi „ timide en apparence, qu'elle „ change de couleur dès qu'on „ fixe les yeux ſur elle ; elle ſe „ pique cependant d'avoir de la „ fierté & un cœur plus dur que „ le caillou. J'ai déjà conſulté „ une Femme d'eſprit ſur l'intri- „ gue de mon Roman ; elle me „ conſeille très-férieuſement que „ ſi dans mon plan, je faiſois „ l'alliance de Topaze & de „ Saphir, il faut à cauſe de l'union „ du Jaune & du Bleu, que le

„ Mariage foit consommé en
„ *Suisse*. Je n'approuve pas cet
„ air de critique, & j'espere que
„ vous m'écrirez bien vîte, ma
„ chere Cousine, que mon plan
„ vaut mieux que cette plaisan-
„ terie, & qu'au moins il doit
„ fournir du brillant.

„ Vous saurez d'ailleurs, &
„ ceci n'est point un Roman, que
„ *Marteville* a été insolent avec
„ l'austere Mme. de *Bimécour*; mais
„ d'une insolence *poussée à bout*.
„ Le lendemain elle lui a écrit les
„ sept péchés mortels, ou pour
„ mieux dire, les six autres; car
„ sur celui-ci tout étoit dit. Sa
„ Lettre, en un mot, est une
„ foudre continue avec des redou-

„ blements. A cette foudre Marte-
„ ville a répondu laconiquement,
„ *Oui, Madame, vengez-vous,*
„ *punissez-moi. Punissez-moi, vengez-*
„ *vous; mais laissez-moi vivre* Mme.
„ sa Sœur, que prudemment elle
„ a consultée, trouve qu'il y a
„ du sublime dans *laissez vivre*, &
„ prétend qu'elle distingue très-
„ nettement, dans ce *laissez-moi*
„ *vivre*, un éloge bien fin des
„ charmes de sa Sœur, ou tout
„ au moins que l'expression an-
„ nonce la constance prochaine
„ de Marteville. Avec un si bon
„ conseil, croyez-vous que la
„ belle offensée fasse défendre long-
„ temps sa porte à l'insolent ?

„ Je ne quitterai point cette

„ famille-là ſans vous conter encore
„ que la jeune Mariée a déjà eu une
„ converſation aſſez vive avec ſa
„ Belle-Mere, car il y a des Belles-
„ Meres par-tout. La petite
„ Femme, dit-on, l'a laiſſé ſer-
„ moner tant qu'elle a voulu ſur
„ quelque étourderie, à propos de
„ ſon joli parent, & a fini par
„ dire à la Belle-Mere en lui bai-
„ ſant la main, ma chere Maman,
„ ſi votre morale m'effraie, votre
„ exemple me raſſure. Je croyois
„ cette réponſe neuve, on m'a
„ aſſuré que ce n'eſt qu'une cita-
„ tion. N'importe, une citation
„ bien placée vaut un bon mot.

„ Vous connoiſſez *du Bois* mon
„ *Maître Jacques*, eſpece de *Criſpin*
„ auprès

„ auprès de moi, votre ſerviteur
„ ainſi que ſon Maître ; il vient
„ d'être mis au *Fort l'Evêque*,
„ pour avoir battu la Femme d'un
„ de ſes Amis ; mais battu en ami.
„ Quand le Commiſſaire lui a demandé pourquoi ? il a répondu,
„ tel que vous me voyez, Mr. le
„ Commiſſaire, je ſuis un peu dévot ; j'ai appris au Prône que Dieu
„ ordonne de faire à ſon prochain
„ ce qu'on voudroit qui nous fût
„ fait. Je ne demanderois pas
„ mieux que mon prochain batît
„ ſouvent ma Femme ; & pour
„ donner contentement à mon
„ Ami, j'ai battu une bonne fois
„ la ſienne. Malgré de ſi bonnes
„ raiſon, Mr. du Bois reſtera

„ encore quinze jours en Prison.

„ J'apprends, dans le moment, „ & vous en serez fâchée, la „ mort de l'Abbé de *Rothelin*; on „ dit qu'il meurt d'épuisement. „ Je ne comprendrai jamais qu'on „ puisse s'épuiser avec de vieilles „ Médailles. Tout au contraire, „ l'Abbé *de la Fare* a donné ces „ jours-ci une Fête superbe à son „ Château de *Juzier*, pour la „ Convalescence. Le bon Abbé „ fait toujours *ce qu'il fait*, & „ compte bien que ses frais ne „ seront pas perdus.

„ Je voudrois bien dire un petit „ bonjour à ma petite Cousine, „ puisque vous ne voulez pas que „ je lui écrive en droiture. Votre

„ crainte ſur ces bonjours-là me
„ divertit ; il faudra donc que
„ j'établiſſe un autre confident
„ que vous, entre elle & moi. Je
„ conviens que je ſuis dangereux,
„ convenez auſſi que vous êtes bar-
„ bare : mais nous aurons le plaiſir de
„ vous tromper comme on trom-
„ pe un mari jaloux.

„ Grande nouvelle, je viens de
„ me faire peindre par ce *Suédois*
„ dont vous m'avez entendu parler
„ avant votre départ. Il eſt vrai,
„ qu'en étudiant une phyſionomie
„ douze & quinze heures, il a l'art
„ d'éloigner avantageuſement les
„ traits de l'âge de l'original. Tout
„ le monde convient que mon
„ portrait reſſemble au vieux

„ *Lassai*. Sans vanité on dit qu'il
„ étoit bel homme dans son temps.
„ A votre retour, Cousine, vous
„ aurez la complaisance de vous
„ faire peindre par mon Suédois,
„ il vous vieillira de cinquante
„ ans, & vous pourriez bien
„ ressembler à Madame *de St. Just*
„ pour figurer avec moi.

„ Tout ce que je vous écris de
„ choses ridicules n'est que pour
„ vous engager à faire de ces ré-
„ ponses que vous me *faites*. Je
„ ne sais personne au monde qui
„ dise comme vous. Oh Dame,
„ si vous trouvez que pour moi
„ je n'aie pas beaucoup d'esprit,
„ j'en serai honteux; car voilà
„ tout ce que j'en ai; mais je

„ défie, je le dis effrontément,
„ ma belle Cousine, je défie
„ qu'on puisse vous aimer davan-
„ tage que le Cousin.



A MADAME LA COMTESSE DE**.

*A Verfailles, ce 26 Septemb. 1744.*

„ Il eft bien aifé, belle Coufine, „ de dire à une cervelle comme „ la mienne de s'attacher à des „ lectures utiles. Je fuis d'une „ diftraction qui vife à la folie; „ je ne le dis qu'à vous; mais cela „ eft bien vrai. *Ce matin encore*, j'ai „ voulu, fur votre rapport, com- „ mencer ces Mémoires dont vous „ faites un fi bel *éloge*; j'ai eu „ d'abord felon vos ordres, grande „ attention, mais un demi-quart „ d'heure après je me fuis dit, ce „ que je vois c'eft du papier; ce „ papier, avant que d'être papier,

„ étoit du linge, ce linge peut
„ avoir paſſé de ſiecle en ſiecle
„ juſques à nous. Peut-être a-t-il
„ été filé par *Penelope* ou par la
„ *belle Hélene* ; il a donc touché a
„ ſa peau ; la cuiſſe de la belle
„ Hélene devoit être bien belle,
„ puiſqu'elle fut cauſe du ſiege de
„ Troye. Comment ce ſiege a-t-il
„ pu durer dix ans ? Je le crois
„ pourtant. La poudre à canon
„ n'avoit pas encore été inventée :
„ aujourd'hui le boulet a bientôt
„ fait une bréche ; & c'eſt ſur
„ la bréche que j'ai laiſſé mon
„ livre, en diſant, comme dans les
„ *Menechmes : Ah ! l'effet du canon*
„ *ne ſauroit ſe comprendre*. Auſſi,
„ avec un eſprit ſi ſuivi je puis

S iv

„ me vanter d'être dans la plus
„ haute ignorance ; & le parfait
„ contraste de votre Philosophe
„ voisin. Pour vous donner le
„ plaisir de nous comparer l'un à
„ l'autre en présence, vous devriez,
„ ma chere Cousine, me permettre
„ d'aller passer quelques jours à
„ vos *Rochers*. Mon affaire est
„ décidée depuis Dimanche au
„ Conseil ; je n'ai plus rien qui
„ me retienne à ce vilain Paris où
„ vous n'êtes pas : vous avez la
„ fureur d'être Mme. *de Sévigné*
„ *aux Rochers* ; vous avez déjà
„ votre *Pauline* & votre *Morphise*,
„ je ferai votre *la Mousse* ; je par-
„ lerai peu, je vous lirai beau-
„ coup, avec la liberté d'être

» distrait. Je donne ma parole de
» ne pas quitter un seul jour le
» Château ; pas même, pour aller à
» *Vitré;* dans la crainte d'être séduit
» par Mademoiselle *de Kerborgne*,
» ou Mademoiselle *de Croqu'Oison*.
» Dites un mot, ma Cousine, j'en
» meurs d'envie. Vous allez me ré-
» pondre, car je vous connois, que
» vous ne valez pas les frais de
» la Poste. Vous prendriez mal
» votre temps pour me dire cela ;
» j'ai gagné, la semaine passée,
» plus de cent Louis au quinze.
» Vous allez dire encore, qui m'é-
» crira ce qui se passe ? C'est où
» je vous attendois. Sachez que
» j'ai mon Bureau monté pour les
» nouvelles ; & chaque Courier,

» je pourrai vous donner à choisir
» de trois où quatre Lettres qui
» vous mettront au fait sur tout.
» Je vous promets, de plus, de
» ne pas parler un moment raison,
» ou de ne cesser de raisonner;
» car il n'y a rien que je ne fasse
» pour vous plaire. Je suis à
» Versailles, où j'attends Mr. le
» Dauphin, qui arrive demain de
» *Metz*; je compte y demeurer
» encore le reste de la semaine.
» Un de mes Correspondants
» m'écrit de Paris, par exemple,
» qu'on vient de faire une décou-
» verte dans l'Empire amoureux.
» Le cœur invulnérable de la
» Duchesse de *** a été enfin
» convaincu de foiblesse, & voici

» l'hiſtoire de ſa défaite. Il faut vous
» dire, Monſieur, que Madame la
» Ducheſſe de * * *, en ſoupant
» hier, comme de coutume, &
» entendant chanter Madame *Vanlo*
» avec le ſieur *Blavet* qui jouoit
» de la flûte, on s'apperçut que
» Madame la Ducheſſe battoit la
» meſure au plus juſte du genou;
» quoique, comme on ſait parfaite-
» ment, elle n'a pas plus d'oreille
» pour la Muſique qu'un pot. Ce
» qui occaſionna d'examiner le
» pied de ladite Ducheſſe, dont
» on vit qu'elle l'avoit ſur un
» autre, qui ſe trouva être celui
» de Mr. le Chevalier Du * * *.
» On le badina beaucoup ſur
» ce qu'il avoit, lui, beaucoup

» d'oreille. Bref, de la maniere » qu'il répondit à ce que chacun » lui disoit, tous les convives sont » convenus de croire ce qui en » étoit.

» On ne sauroit douter que cette » Histoire ne soit exacte dans » tous les points; vous voyez que » mon correspondant ne fait pas » farder la vérité.

» Très-sérieusement, permettez » que je parte. Je trouve ma de- » mande si juste que je n'attendrai » pas, peut-être, la *réponse*; mais » je me garderai bien du grave » *de Parseüil*, il m'a prié de l'a- » vertir pour faire le voyage avec » moi, & avoir l'honneur, dit-il, » de me mener, parce qu'il ne va

» qu'à deux petites lieues de M^me.
» la Comtesse. J'aime cent fois
» mieux partir seul, & payer la
» Poste, même double par-
» tout, si l'on veut. *Parseüil* m'en
» impose, il est si sentencieux, si
» personnage. Je sais que tout le
» monde dit que c'est un Aigle
» dans le cabinet; je suis son
» serviteur, je ne cherche point
» d'Aigle; & comme les Connois-
» seuses veulent des Moineaux, je
» ne veux que des Linottes. Vous
» serez surprise, Cousine, d'aller
» ici de compagnie avec les Li-
» nottes; on peut vous donner
» tous les noms qu'on voudra sans
» vous fâcher; mais encore une
» fois, je ne m'embarquerois point

» avec *Parſeüil.* Que dire pen-
» dant toute la route à un homme
» qui ne parle jamais que des
» intérêts des Princes du Nord,
» & des intérêts de ſon eſtomac?
» Bonſoir, ma chere Couſine; je
» n'ai garde de vous dire adieu.
» Je cherchois à tuer le temps
» juſqu'à votre retour; à préſent
» que ma réſolution eſt priſe de
» partir, c'eſt le temps qui me
» tue „.

Na. *Sur le revers de cette Lettre étoit écrite celle qui ſuit.*



## CINQUANTE-TROISIEME LETTRE.

JE m'en tiens aujourd'hui, mon cher Luzeincour, à vous envoyer ce Paquet. J'ai un mal de tête qui me jette dans un accablement insupportable ; je m'en prends à de mauvais encens que j'ai respiré ce matin à l'Eglise ; chargez vous, je vous prie, de m'en avoir d'Italie ; on dit qu'il n'entête point, & j'aurai le plaisir de voir fumer à l'Autel l'encens de mon Chevalier, en attendant qu'il y prononce les vœux les plus chers à mon cœur. Je dois recevoir demain une Lettre, & je ne pardonnerois à ma langueur. . . . .

Que je vous dirois de choſes tendres ſi j'avois la force d'écrire !

---

## LE COPISTE AU LECTEUR.

*C'EST la derniere Lettre de la Jeune Veuve. Le mal dont elle ſe plaint étoit le commencement de la petite Vérole; elle en mourut le troiſieme jour.*

FIN.





